

D^r G. BOTTI

CONSERVATEUR DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN D'ALEXANDRIE

LA COTE ALEXANDRINE

DANS L'ANTIQUITÉ

Fascicule I^{er}

EXTRAIT DES BULLETINS SÉRIE IV DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1897

D^r G. BOTTI
CONSERVATEUR DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN D'ALEXANDRIE

LA COTE ALEXANDRINE

DANS L'ANTIQUITÉ

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE, IV^e SÉRIE, N^o 12.



LE CAIRE
IMPRIMERIE NATIONALE
1897

LA COTE ALEXANDRINE DANS L'ANTIQUITE

Nous allons, messieurs, nous promener dans le passé ; nous allons fouler le sol sacré de la Libye, à partir de l'île de Pharos jusqu'au cap redoutable de Zéphyrion et à la bouche Canopique, le long d'une bande de terre bordée par des récifs émergeant de la Méditerranée. Que de peuples ont foulé ce sol ! les ossements de ceux qui nous ont précédés dans l'histoire blanchissent au soleil parmi les sables de la côte tourmentée. L'histoire est muette sur bien des faits et *vixere heroës ante Hectora multi* ; c'est le cas de le dire, *at ignotis perierunt mortibus ipsi*. C'est une histoire délaissée, déclassée, propre seulement à chatouiller l'orgueil des quelques banquiers riverains de Ramleh. Mais si le sable mouvant de Siouf, de Mandarrah, de Kharaba, de Borg-el-Raml remué par la pioche voulait bien nous parler ; si quelque découverte heureuse faisait tressaillir dans leurs caveaux les contemporains de Ménélas et de Taufnacht, ce serait, je crois, la révélation de l'histoire millénaire des révoltes de la Basse-Egypte contre la Haute-Egypte ; ce serait aussi le récit des efforts des peuples occidentaux pour la conquête de l'Afrique.

Que si à ce jour je vais essayer de vous en donner une faible idée, je vois bien, mesdames et messieurs, que je dois escompter d'avance votre bienveillante indulgence. Il n'y aura pas, en effet, le charme qui vous prend au récit écouté des aventures personnelles de ces rares revenants du Continent Noir ; il n'y aura pas même de revenants, ou, s'il y en a, c'est bien moi qui aime à me promener bien souvent parmi les solitudes de cette bande de terre, entre le Mariout et la Méditerranée, moi qui dans l'évocation du passé voudrais bien oublier les malheurs qui affligent la société humaine d'aujourd'hui.

Vous avez bien voulu suivre avec attention, il y a quelques mois, S. E. Abbate pacha, notre président autorisé, lorsqu'avec son éloquence vivifiante et entraînante il faisait renaître à vos yeux les jeunes filles et les matrones d'autrefois que leur piété pressait aux mystères d'Osiris à Montazah, cueillant l'*artemisia*, la petite herbe sacrée de la déesse de Menouthis, au bord de la mer aujourd'hui jonchée de blocs informes de granit arrachés aux pylônes de temples qui furent fameux : au loin et au-dessus, la clarté du beau ciel de Montazah ; et, à travers les vagues qui se remuent sans cesse, miroitaient les larves des villes qui avaient vécu.

C'est bien de ces villes que je vais vous parler, et d'abord de la *Regio Alexandrinorum*.

I. REGIO ALEXANDRINORUM. — L'examen le plus superficiel des côtes de la petite plage qui, en longeant la Méditerranée, va d'Alexandrie à l'ancienne bouche cano-

pique, semble suffire à établir que la chaîne calcaire, dont cette bande de terre est formée, est un peu plus enfoncée au-dessous du niveau de la mer, qu'elle ne l'était anciennement. M. Louis Cordier (1), attribue ce fait à des tremblements de terre, à ceux qui en 115, 480 et 1222 ont ébranlé les côtes de l'Égypte. « Les atterrissements du Nil, dit-il, qui sont habituellement couverts par les eaux de la Méditerranée, ont pu s'affaisser et s'étendre à plusieurs reprises vers le fond de la haute mer ; leur mouvement a dû être suivi par le sol des lacs et par celui des territoires voisins, dont la masse est incessamment ameublie par l'humidité qui la pénètre à toute profondeur ».

Si, lorsque la mer est calme, le visiteur veut bien se promener le long du rivage du port oriental, il n'aura pas de peine à distinguer au-dessous de l'eau le profil des anciennes constructions. S'il se rend sur la plateforme des bains Zouro, il verra aisément que le rivage actuel est formé par des ruines de très basse époque, à travers lesquelles on aperçoit une route byzantine aboutissant à la Tour Romaine. D'après les recherches de Saint-Genis et de Mahmoud El-Falaqui, d'après aussi mes recherches personnelles, il résulte que la digue du Lochias aux passes du Port Est se retrouve de 4 à 5 mètres au-dessous des eaux ; à 3 ou 4 mètres, l'île d'Antirrhodos ; à 3 ou 4 mètres le Timonium. M. Larousse, en 1859, a découvert dans la rade d'Aboukir des bancs sous-marins à une profondeur de 2, 3 et 4 mètres : à l'aide de ces bas-fonds il a pu établir que le canal inter-

(1) *Description de l'Égypte*, vol. V. p. 131.

médiaire peut être encore reconnu à une profondeur de 6 à 7 mètres au-dessous des basses eaux. La plus grande partie de l'île de Pharos, usée par les courants de la Méditerranée, est recouverte par les eaux ; quelques récifs en indiquent le profil. D'autre part, le rocher appelé le *Diamant* n'était pas connu des anciens ; c'est donc la mer qui l'a peu à peu séparé du plateau du Phare. La conformation du Mariout a changé elle aussi, je crois, considérablement : le lac d'Aboukir est de formation pas tout à fait ancienne et probablement à la suite de l'atterrissement de la bouche canopique. Le lac de Hâdra est de formation tout à fait moderne. Les canaux communiquant avec le Maréotis et la Méditerranée sont depuis longtemps ensablés.

II. RHACOTIS. — C'est à Strabon que nous devons les premiers renseignements sur le passé de Rhacotis. Il écrit que *les premiers rois de l'Egypte, contents de ce qu'ils possédaient, sentirent peu le besoin des choses du dehors ; prévenus en outre contre tous les navigateurs, et surtout contre les Grecs, que l'exiguïté de leur territoire portait à chercher et piller ailleurs ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux, ils placèrent en ce lieu une garde avec ordre d'en défendre l'abord aux étrangers ; ils donnèrent pour habitation à cette garde l'endroit appelé Rhacotis, qui forme maintenant la portion d'Alexandrie située au-dessus des chantiers de la marine. Ce n'était alors qu'une bourgade, dont les environs furent donnés aux bucoli, en état par eux-mêmes de repousser ceux qui auraient voulu débarquer* (1).

(1) Οἱ μὲν οὖν πρότεροι τῶν Αἰγυπτίων βασιλεῖς ἀγαπῶντες οἷς εἶχον καὶ οὐ πάνυ ἐπεισάκτων δεόμενοι, διαβεβλημένοι πρὸς ἅπαντας τοὺς πλείοντας καὶ

Il semble que Strabon fait allusion à l'invasion qui s'opéra à la mort de Ramsès le Grand. Cette invasion est décrite d'une façon magistrale par M. Maspéro : *On apprit soudain à Thèbes que les flottes de l'Archipel avaient débarqué sur la côte de Libye des bandes de Tyrsènes, de Shardanes et de Lyciens, accompagnées d'auxiliaires jusqu'alors inconnus, les Achéens et les Shakalash. Le roi des Libyens, Mermaïou, fils de Deïd, se joignit à eux avec les Tamahou, les Mashouash et les Kehak, et tous ensemble prirent le chemin de l'Egypte* (1). Le 3 épiphi, les Libyens et leurs alliés furent mis en déroute, après six heures de combat. Le roi Mermaïou prit la fuite à travers les déserts de la Libye.

Le roi Menephtah ne se limita pas à cette victoire, il chercha de prévenir toute tentative de débarquement pour l'avenir, surtout à la bouche canopique et à Pharos, le seul port abordable. Dans les ruines du temple de l'ancienne Menouthis (Aboukir), Daninos pacha a trouvé en 1893 une statue colossale d'un roi pasteur, portant en surcharge les cartouches de Ramsès II, Meneptah et de la princesse Hentmara. D'autres statues portaient aussi les cartouches de Ramsès II, qui devait lui aussi avoir placé une φυλακή à la bouche canopique.

On sait que les Mashouasha, peuple libyen, envahirent le Delta pendant le règne de Meneptah I^{er} hotep-hi-ma, sous la conduite de Mermaïou, fils de Deïd, roi des

μάλιστα τοὺς Ἕλληνας (πορθηταὶ γὰρ ἦσαν καὶ ἐπιθυμηταὶ τῆς ἀλλοτρίας κατὰ σπάνιν γῆς), ἐπιστησαν φυλακὴν ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ κελεύσαντες ἀπείργειν τοὺς προσιόντας· κατοικίαν δ' αὐτοῖς ἔδοσαν τὴν προσσχορευομένην Ῥακῳτιν, ἣ νῦν μὲν τῆς Ἀλεξανδρέων πόλεως ἐστὶ μέρος τὸ ὑπερκείμενον τῶν νεωρίων, τότε δὲ κώμη ὑπῆρχε· τὰ δὲ κύκλῳ τῆς κώμης βουκόλοις παρέδοσαν δυναμένοις καὶ αὐτοῖς κωλύειν τοὺς ἔξωθεν ἐπιόντας. Géogr. lib. XVII. La version est de M. Letronne.

(1) MASPERO. *Hist. des peuples de l'Orient*, p. 252.

Libyens. La conjonction des Mashouasha avec les Tamahou et les Kehak s'opéra bientôt : de forts contingents de Tyrsènes, Shardanes, Lyciens, Achéens, Shakalasaah alliés aux Libyens débarquèrent à la côte libyque dans le but avoué de conquérir le Delta et de le coloniser. Le Pharaon, à cette nouvelle, s'empressa de fortifier la bouche canopique pour couvrir le Delta oriental. A Prosopis les Libyens et leurs alliés furent battus. Le papyrus Anastasi II laisse conjecturer que les Shardanas trahirent leurs alliés et qu'il passèrent au Pharaon. On les cantonna, paraît-il, dans le Delta occidental afin de le coloniser et se sont probablement les *bucoli* de la première heure. Ces faits se passaient en 1350 avant notre ère.

Autre coalition en l'an IV de Ramsès III : les Libyens, sous la conduite de Deïd II occupent Maréa, Saïs et les embouchures occidentales du Nil. L'année suivante ils sont vaincus : les prisonniers sont incorporés dans l'armée auxiliaire. Ces sont d'autres *bucoli*.

Autre invasion, en l'an XI, sous la conduite de Kapour ; les alliés sont vaincus, mais on laisse les Philistîim s'établir à la frontière orientale avec mission de contenir les pillards arabes ; on laisse aussi les Mashouasha s'établir à la frontière libyque, avec mission de contenir les Libyens et de s'opposer à toute incursion des peuples de la mer. Ce sont bien les *bucoli* de Rhacotis.

Depuis l'avènement des Bubastites (1110 av. J.-C.), Thèbes perdant de son importance, l'orientation politique des Pharaons étant aussi changée à la suite des

graves mutations qui s'étaient produites à l'est et au nord de l'empire, ce fut le Delta qui en profita. Pour prévenir les usurpations des grands chefs militaires, les charges les plus importantes furent confiées à des princes de la famille royale. Au prince héritier on donnait le titre de *grand pontife d'Ammon*, avec le gouvernement de Thèbes; à un autre, le commandement des Mashouasha; à un troisième la garde de la place forte de Sesoun, de Khenensou, de Saïs et ainsi de suite. La transmission de ces dignités se fit bientôt héréditaire: on regarda le pharaon comme un souverain *pro forma*, que, à telle occasion, on pouvait remplacer sans scrupule. C'est alors que par les rivalités s'éveilla l'esprit de l'autonomie; on songea aussi aux coalitions, à l'hégémonie, à la double couronne. Les villes du Delta se hérissèrent de fortifications, l'importance des Mashouasha augmenta, les chefs des nomes eurent des flotilles.

Au temps de la XXIV^e dynastie *bis* (Ethiopienne) (1110-980 av. J.-C.) le *livre des rois* prend note des chefs des Mashouasha suivants (1) :

- N° 675 Merkanesu.
- N° 676 Totamen af anch, dont le fils est Ankhhor (N° 677).
- N° 678 Sesang.
- N° 679 Tawnekht (il est le fils du chef des Mashouasha).
- N° 680 Pema.
- N° 681 Nekthorsennu.
- N° 682 Pentaour.
- N° 683 Pent beken.
- N° 687 Nesna Kati, fils de la princesse Bakennit :
et, avec quelque probabilité, les
- N° 684 Hurbasa.
- N° 685 T'et-t'etau.
- N° 686 Pibasa.
- N° 689 Petisit (II ?).

(1) BRUGSCH BEY et U. BOURIANT, *Le Livre des rois*, p. 111 et 112.

Pour en revenir à Strabon, nous lui devons trois notices qui sont nos points de départ : 1^o que, à une époque reculée, Rhacotis était une bourgade, *κώμη* ; 2^o que cette bourgade reçut une garnison permanente, *φυλακή*, chargée de défendre tout débarquement des étrangers ; 3^o que les environs de Rhacotis furent confiés à des pâtres armés, à la condition qu'ils dussent aider la garnison à accomplir sa tâche. Nous connaissons d'autre part que les environs de Rhacotis s'appelaient *bucolia* et les *bucolici milites* n'ont fait que devancer dans l'histoire les *bédouins* de nos jours.

Avec la bourgade et la garnison nous avons aussi le temple égyptien. Tacite, historien très grave, parle d'un très ancien temple de Sérapis et Isis à Rhacotis. *Templum pro magnitudine urbis exstructum loco, cui nomen Rhacotis; fuerat illic (avant Ptolémée I^{er}) sacellum Serapidi atque Isidi antiquitus sacratum* (1). Il faudrait plus exactement dire *Osiridi atque Isidi sacratum*, le nom de Sérapis paraissant la première fois sur la plaquette en or du temple en l'honneur de Ptolémée Philopator à Alexandrie (actuelle Bourse Toussoum); mais à l'époque de Tacite on disait *Serapidi atque Isidi*.

Que Rhacotis fût bâtie sur une hauteur cela est affirmé nettement ici par Strabon : *κατοικίαν δ'αὐτοῖς ἔδοσαν τὴν προσαναγορευμένην Ῥακῶτιν, ἣν νῦν μὲν τῆς Ἀλεξανδρείων πόλεως ἔστι μέρος τὸ υπερεκείμενον τῶν νεωρῶν, τότε δὲ κώμη ὑπῆρχε. Ils donnèrent à cette garde l'endroit appelé Rhacotis, qui forme maintenant la portion d'Alexandrie située au-dessus des chantiers de la marine : ce n'était alors qu'une bourgade. Le*

(1) TACITI, histor. IV. 84.

traducteur latin est plus heureux, là où il dit *imminens navalibus*.

Saint Clément d'Alexandrie le confirme : τὸν ἀνδριάντα καθ' ὅπου τενεῖ πρὸς τῆς ῥαχότις ἦν νῦν καὶ οὔτε Ῥαχότιον, *il éleva la statue sur la colline qu'on nomme aujourd'hui Rhacotis*. (Protrept. p. 42, éd. Pott. citation de M. Coray).

M. Saint Génis, en interprétant κῶμη par *hameau*, réduit Rhacotis à la colline du Fort Caffarelli (Kôm en Nadoura). Mais cela paraît inadmissible, parce que Kom en Nadoura est une colline artificielle dominée par les collines de Hamoud el Sawari et de Abou 'l Kassem. Dans tous les temps il est arrivé que les riverains de la mer, obligés à craindre les incursions des pirates, se sont retirés et se sont fortifiés sur les collines dominant le rivage. Les pêcheurs de Pharos exposés aux débarquements des *habitants de la mer* n'apprirent que plus tard à se faire un réseau de tourelles et de vigies, mais il est évident qu'ils n'ignoraient pas l'importance exceptionnelles des cinq collines qui barrent toute communication entre la Méditerranée et le Maréotis. C'est là qu'ils pouvaient s'abriter, c'est là qu'ils devaient avoir leur citadelle, leur sanctuaire osirien, leur cimetière : telle dut être l'origine de Rhacotis.

A vrai dire, Strabon ne dit pas assez nettement si le village de Rhacotis a précédé la forteresse (φυλακή) du même nom : en supposant cependant que le village de Rhacotis date de l'établissement d'un poste militaire de quelque importance, il reste toujours acquis que dans la pensée de Strabon la bourgade de Rhacotis par sa situation élevée domine la plaine sur laquelle, en 24

av. J.-C., étaient les *Navalia*. Mais le *Navalia* s'étendaient jusqu'au Posideion et le Fort Caffarelli n'aurait dominé que l'entrée de l'Heptastade, sans qu'on trouve $\kappa\acute{\omicron}\lambda\phi\ \tau\tilde{\eta}\varsigma\ \kappa\acute{\omega}\mu\eta\varsigma$ le terrain destiné par les Pharaons aux pâtres (*bucolia*).

Il y a un moment dans l'histoire de l'Egypte, où sous la désignation de $\varphi\upsilon\lambda\alpha\kappa\chi\acute{\eta}$ on dût signifier *poste militaire* et de même *poste d'octroi*. De tous les temps, l'Egypte pharaonique, ainsi que le dit finement Strabon, fut contente de ce qu'elle possédait et sentait peu le besoin des choses du dehors. Elle accordait cependant de temps en temps des concessions de terrains à des tribus demi-barbares qui en demandaient. Ces concessions portaient toujours aux frontières à droite et à gauche des bouches du Nil : ce fut le cas des Philistim et des Mashouasha. Chaque concession comportait une clause prohibitive : les concessionnaires devaient repousser, les armes à la main, toute tentative de débarquement de la part des peuples de la Méditerranée. Pour surveiller les concessionnaires on érigea des forteresses afin d'y abriter les garnisons égyptiennes : ce fut le cas de Rhacotis. Lorsqu'avec les Saïtes on fit des concessions au commerce grec, on obligea les marchands à débarquer à la bouche canopique. Les Pharaons craignaient qu'après les marchands vinssent des tentatives de débarquement et de conquête de la part des Grecs et des autres riverains de la Méditerranée. La $\varphi\upsilon\lambda\alpha\kappa\chi\acute{\eta}$, *custodia*, à chaque bouche du Nil joua probablement dès l'époque la plus reculée un rôle défensif : plus tard, lorsque les relations avec les peuples de la Méditerranée commencèrent à entrer

dans les mœurs des Egyptiens, on frappa les importations d'un droit protecteur de l'industrie nationale et a côté de la φυλακή chaque bouche du Nil, celles surtout de Héraclim et de Péluse, eurent des grammates et un poste d'octroi (1). Ce ne fut que plus tard que les Rhodiens entrèrent en rapports commerciaux avec les bourgades avoisinant la rade de Pharos : la phylakè de Rhacotis dût fonctionner alors en sa double qualité de poste militaire et de poste d'octroi.

Rhacotis relevait du royaume de Maréa. Il ne paraît pas que ce fut un petit fief de roitelets, ainsi qu'il a plu de l'appeler. Le royaume de Maréa, à une certaine époque, comprenait dans le nome de l'ouest, nome très étendu, la gauche de la branche canopique jusqu'aux confins de Saïs, ainsi que la future *regio Alexandrinorum*, les lacs de natroun et autres pays jusqu'à la limite de la Cyrénaïque.

Mais, par contre, nous ignorons si le fief de Nouter (Ménouthis) en 750 av.J.-C. relevait ou non du royaume de Maréa, lorsque Tawfnekhht, que M. Maspéro appelle le premier des Saïtes qui nous soit connu par les monuments, s'empara des royaumes de Maréa, Saïs, Athribis, Memphis, Khnensou et Sésoun.

(1) César, selon l'auteur *De bello Alexandrino*, trouve que *crant omnibus ostiis Nili custodiæ (φυλακαί) exigendi portorii causa dispositæ*. Strabon, en parlant de *Schédia*, près du canal d'Alexandrie, nomme le bureau de perception (τελώνιον) ainsi qu'un droit sur toute importatiou et exportation : ἐνταῦθα δὲ καὶ τὸ τελώνιον τῶν ἄνωθεν καταγομένων καὶ ἀναγομένων. On ne doit pas oublier que Rhacotis pouvait envoyer de la Méditerranée par le canal du Maréotis jusqu'à Memphis les marchandises débarquées à Pharos. On ne doit pas aussi oublier que le double poste de Pharos était bien connu par les Grecs de l'antiquité.

Il paraît admissible que, Tawfnekht ayant été reconnu officiellement en roi de Saïs, le nome de l'ouest en devint une dépendance. Bokenranf, fils de Tawfnekht, monta sur le trône des Pharaons, mais au bout de sept années il fut pris dans Saïs et brûlé vif ; ses parents, dépouillés de leurs titres et de leurs domaines, s'enfuirent dans les marais du Delta et réussirent à y maintenir leur indépendance (1).

Leur siège est placé par Lepsius à Thennésis dans le lac Menzaleh. Il paraît effectivement qu'une autre dynastie régnait à Maréa en 711, puisque le roi de Maréa livra enchaîné aux Assyriens, contre la foi des traités et les droits de l'hospitalité, l'infortuné Ravan, roi des Philistins. La légende poétique de ces temps place à l'an 671 le retour des descendants de Tawfnecht au pouvoir. Mais déjà Stéphinates et Nékepsos avaient été, quelque part, princes vassaux d'une des vingt circonscriptions de la Basse-Egypte ; et, vers 674, Nékau I^{er}, leurs petit-fils et fils, roi de Saïs, avec l'appui des Assyriens avait été nommé chef de la fédération des roitelets de la Basse-Egypte : il reprit aussi Memphis, tout en acceptant une garnison assyrienne.

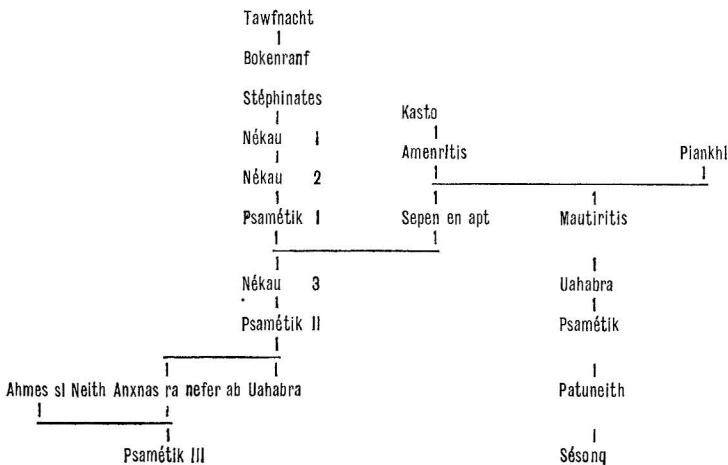
En 669, Nékau I^{er}, battu par les Ethiopiens, était contraint d'évacuer Memphis et Saïs : rétabli en 666 par Assour-ban-habal, dépossédé par Tahraqa la même année, confirmé dans ses domaines par Assour-ban-habal et rétabli par ses armes en 665, il vit son fils, le futur grand roi d'Egypte, installé en gouverneur à Athribis

(1) MASPERO. *Histoire des peuples de l'Orient*, p. 387.

sous le nom assyrien de Nabou-sézibanni. C'est de l'avilissement ; mais c'est aussi de la politique, et enfin c'est de l'histoire. Les événements se suivent.

Nékau I^{er} et Psamétik eurent à faire à l'Ethiopien Ourd-Amen successeur de Tahraqa ; le roi de Saïs tombé dans les mains des Ethiopiens fut mis à mort, et le jeune Psamétik se sauva à la cour d'Assour-ban-habal. Le roi Nékau, mort sous les coups des Ethiopiens, légua au jeune Psamétik un héritage des plus obérés.

On est étonné que Psamétik I^{er}, qui avait bénéficié des Assyriens, hérita la principauté, mais non le rang de son père ; que Paqrour, prince de Pasoupti, devint le chef de la ligne (1). Je crois cependant en avoir trouvé l'explication la plus naturelle, Psamétik I^{er} étant l'allié le plus rapproché des dynastes éthiopiens.



(1) MASPÉRO, œuvre citée, p. 430.

Ce mariage du futur Psamétik I^{er} avec l'héritière, droit divin, de la lignée des souverains éthiopiens de la Haute-Egypte était tout indiqué pour signaler le jeune prince à la méfiance des Assyriens, et le vieux Nékau II à la vengeance des Ethiopiens. Les rois saïtes jouaient une double partie ; c'est ainsi qu'ils ne contentaient ni les Ethiopiens, ni les Assyriens. C'était leur programme politique ; glisser toujours sur la bonne foi, s'appuyer sur les Assyriens pour obtenir la suprématie sur le Delta, s'allier avec les Ethiopiens pour se garantir des invasions du côté de la Haute-Egypte : tirer profit des événements, et, si cela pouvait se faire, se débarrasser aussi bien des Ethiopiens que des Assyriens. Toute absurde qu'elle puisse paraître, parce qu'on y risquait trop, cette ligne de conduite n'en fut pas moins couronnée de succès. Nous ne devons pas croire que Psamétik I^{er} n'avait pas la sagesse qu'on accorde à tous les rois, ni qu'il n'envisageait pas bien ses affaires.

Une légende égyptienne, qui a tout ce qu'il faut pour nous attester de son origine hellénique, nous est esquissée ainsi qu'il suit par M. Maspero.

« En ce temps l'Egypte était partagée entre douze princes confédérés ; mais un oracle avait prédit qu'elle finirait par appartenir à celui qui ferait une libation au dieu Ptah dans une coupe d'airain. Un jour qu'ils étaient réunis dans le temple de Memphis, le grand prêtre leur présenta les coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir : mais il se trompa sur le nombre, et Psamétik n'en eut point. Afin de ne pas différer le sacrifice, le roi de Saïs prit le casque d'airain qu'il

avait sur la tête et s'en servit comme d'un vase à libations. Les autres s'en aperçurent, se rappelèrent l'oracle et exilèrent le coupable dans les marais du Delta, avec défense de jamais en sortir. L'oracle de Bouto, qu'il envoya consulter secrètement, afin de savoir ce qu'il pouvait attendre des dieux, lui répondit que la vengeance viendrait de la mer, le jour où les hommes d'airain en sortiraient. Il crut d'abord que les prêtres se jouaient de lui; mais, peu de temps après, des pirates cariens et ioniens, jetés à la côte, descendirent à terre revêtus de leurs cuirasses. L'Egyptien qui en apporta la nouvelle n'avait jamais vu auparavant un soldat armé de toutes pièces : il raconta que des hommes d'airain, sortis de la mer, pillaient la campagne. Psamétik reconnut aussitôt que l'oracle était accompli : il courut à la rencontre des étrangers, les enrôla à son service et renversa les onze rois ».

En écartant de ce récit le merveilleux, il en résulte :

1° Que des motifs politiques portaient les princes confédérés à offenser en public l'allié à la fois des Ethiopiens et des Assyriens, et à le reléguer, par soupçon dans l'ancien domaine de la famille de Tewnacht ;

2° Que Psamétik abandonné par les Ethiopiens aussi bien que par les Assyriens se réfugia dans le royaume de Maréa et plus précisément dans la *tenia* de Ménouthis, près de la bouche canopique, berceau de ses ancêtres, environné par les Mashouasha toujours fidèles à sa maison royale ;

3° Que la révolte de Psamétik I^{er} contre les princes confédérés arriva au moment où les Battiades fondèrent près du nome de l'ouest le royaume de Cyrène ;

4° Qu'entre ces deux faits il y a une connexion dont la gravité exceptionnelle ne pourrait pas être gratuitement méconnue ;

5° Que les mercenaires grecs à la solde de Psamétik, appelés à reformer l'instruction militaire des *bucolici milites*, ne vinrent pas sans le consentement soit d'Athènes, soit de Sparte ;

6° Que la Grèce imposa à Psamétik I^{er}, en acompte des services à rendre, le traitement de la nation la plus favorisée ;

7° Que, à partir de cette époque, la Grèce se mêla d'habitude dans les affaires intérieures de l'Egypte, soit pour sauvegarder ses intérêts de puissance méditerranéenne, soit pour garantir les intérêts de ses conationnaux.

La bataille de Momemphis, gagnée par les Cariens à la solde de Psamétik I^{er}, rendit Psamétik I^{er} maître de la Basse-Egypte : Thèbes n'opposa pas, paraît-il, de résistance sérieuse, les Thébains reconnaissant en Psamétik l'héritier légitime de la vénérée princesse Amenritis.

Mais Psamétik en montant sur le trône des Pharaons dut accepter les lourdes responsabilités que ce fait même emmenait. Il s'agit d'abord d'établir nettement les frontières de l'Egypte ; d'y élever, en conséquence, des fortifications ; ensuite de repeupler le Delta, de le restituer à l'agriculture, de l'ouvrir au commerce. La place de Maréa devint le siège d'un commandement militaire, dont l'influence rayonnait certainement, par des détachements, à Rhacotis et à la bouche canopique.

C'est le moment où de nombreuses colonies juives, milésiennes, ioniennes, cariennes viennent de s'établir dans la Basse-Egypte, laquelle nominalelement faisait encore partie de l'Egypte, mais, dans le fait, était, au point de vue commercial et politique, liée intimement aux destinées de la Grèce. Il arrive de l'histoire de la Basse-Egypte à cette époque comme, plus tard, de l'histoire byzantine. On l'ignore parce qu'on la dédaigne. En 1893, j'ai trouvé à Aboukir des souvenirs de la domination de Psamétik I^{er}. On a nié le rôle protecteur de ce pharaon qui avait accueilli de bonne grâce les Grecs, dont il avait besoin, mais qui les redoutait autant qu'il leur était large en concessions. Il serait ridicule de nier que la bouche canopique ne fût fortifiée par Psamétik I^{er}; elle l'a été toujours après lui, même après son atterrissement.

L'importance de Rhacotis ne diminua pas en 486, lors de la révolution contre les Perses. Khabbasa montant sur le trône des pharaons entre juin et septembre 486 (1) s'attendait bien à être attaqué par les Perses, dont la flotte formidable sillonnait la Méditerranée. Il espérait faire tourner à son avantage la guerre entre Xerxès et la Grèce, et les trois ans qu'il eut de répit il les employa à fortifier les bouches du Nil pour repousser tout débarquement. Il n'en fut rien et les Perses réoccupèrent solidement l'Egypte. Pour ce qui a trait à notre sujet, il suffira de noter que dans la résistance préparée par les nomes du Nord, les positions de Rhacotis, Pharos et Thonis n'étaient pas négligeables : elles cou-

(1) MASPÉRO. *Histoire ancienne*, etc. Paris, 1878, p. 553.

vraient en effet les royaumes de Maréa et de Saïs. Malgré les rigueurs d'Achémènes, les roitelets de Maréa ne furent pas dépouillés de leurs biens. Il est cependant intéressant à noter qu'après la révolution de Khabbasa on voit disparaître de l'histoire la ville de Thonis sise en proximité de la bouche canopique (1).

Vers 455 ce fut bien le royaume de Maréa qui provoqua l'insurrection : au roi Psamétik avait succédé le vaillant Inaros, son fils, allié avec les Athéniens. C'est en conséquence de cette alliance qu'on vit les Grecs débarquer à la bouche canopique et à la mendesienne.

III. BOUCOLIA. — Le terrain environnant ἐν κόλῳ la bourgade Rhacotis fut accordée aux *bucoli* pour le pâturage du bétail. Ces *bucoli*, bien qu'ayant des mœurs sédentaires, n'avaient pas moins un rôle militaire à remplir, puisqu'ils devaient empêcher tout débarquement des habitants des îles et toute invasion de la *tænia* de la part des Libyens. Lumbroso a démontré jusqu'à l'évidence que les *bucolici milites*, sous des noms différents, ont existé en Egypte jusqu'au déclin de la domination romaine. Les Romains avaient un *exercitus ægyptiacus* (armée d'occupation), des *ægyptiaci milites* dans la Haute-Egypte (les *φυλακῆται*) et des *bucolici milites* dans la Basse-Egypte. Ces derniers sont traités en voleurs des grands chemins par Senèque : ils ont eu aussi maille à partir avec Avidius Cassius.

Rhacotis était le chef-lieu de seize ou douze villages disséminés le long de la *tænia* entre Abousir et Aboukir.

(1) cf. Notes de M. LETRONNE au XVII^e livre de Strabon.

Il est donc bon de dresser ici la liste des centres habités, dont le souvenir est arrivé jusqu'à nous. Ce sont :

1. Taphosiris,	aujourd'hui	Abousir.
2. Pandoitis,	»	?
3. Agabis,	»	Agamé.
4. Xénéphyris,	»	?
5. Vicus Ægyptiorum,	»	au Phare.
6. Rhacotis,	»	Alexandrie.
7. Bendideion,	»	»
8. Evrylochos,	»	»
9. Diadorou,	»	»
10. Mélanthios,	»	»
11. Eleusis,	»	Hâdra et Sidi Gabir.
12. Oppidum Romanorum,	»	Moustapha pacha.
13. Nicopolis,	»	Ramleh.
14. ?	»	Siouf.
15. Taphosiris mikra,	»	Montazah.
16. Ménouthis,	»	Kharaba.
17. Thonis,	»	Borg-el-Ramleh ?
18. Canope,	»	Aboukir.
19. Hérakleion,	»	Kom-el-Ahmar ?
20. Hermopolis mikra,	»	Damanhour.

D'après cette liste, qui n'est pas complète, on peut même, en déduisant *Bendideion*, *Eleusis*, *Nicopolis* et *Siouf*, avoir la certitude qu'il faut placer sur le même rang les localités de *Hermopolis mikra*, *Rhacotis*, *Taphosiris mikra*, *Ménouthis*, *Thonis*, *Héraklion* : on ne peut pas en tout cas oublier que Ménouthis eut une histoire bien avant Rhacotis et Canope. Il est donc presque impossible de dresser la liste des villages qui dépendaient réellement de Rhacotis et qui n'étaient probablement que des campements (*daouars*) des *boucoli*. Il vaudrait mieux s'en abstenir, et en prenant pour tête de ligne la ville de

Taphosiris au bout occidental de la *tænia*, faire notre chemin au travers des ruines qui longent la côte d'Alexandrie. C'est ce que je vais faire.

IV. TÆNIA DE TAPHOSIRIS. — Cette bande de terre, qui de Taphosiris va à Alexandrie, prenait le nom de *Tænia de Taphosiris*. Les anciens textes hiéroglyphiques compulsés par M. de Rougé (*Géogr. de la Basse-Egypte*, 14) ainsi que le témoignage formel d'Athénée nous donnent cette localité comme florissante par des vignobles et par l'industrie du papyrus (1).

TAPHOSIRIS. — Cette ville, qui fut le siège d'un sanctuaire d'Osiris, n'a pas laissé d'histoire. La tour d'Abousir en marque l'emplacement. Un voyage aux ruines de Taphosiris n'est pas des plus agréables ; il en vaut cependant la peine, parce que nombre d'anciens monuments attendent encore l'archéologue et l'historien qui veuillent les étudier.

Itinéraire de Taphosiris à Alexandrie.

	EN MILLES ROMAINS	EN KILOMÈTRES
Taphosiris.....	—	—
Couvent de Saint-Georges.....	XVI	23, 68
Agabis.....	XXI	30, 80
Canal de Meks.....	XXV	37, 00
Bains de Cléopâtre.....	XXVI	38, 25
Alexandrie.....	XXVII et demi	42, 50

(1) Elle est aussi mentionnée par Ptolémée, IV, 5.

COUVENT DE SAINT-GEORGES. — Il se trouvait à neuf milles ouest d'Alexandrie : c'est pourquoi on l'appelle *πρενατον* et aussi Al-Hanatoun. D'après M. Amélineau c'était là le tombeau de saint Sévère d'Antioche ; c'était là aussi qu'avaient habité *apa Longinos*, *apa Théodoros*, et que le patriarche Théonas avait baptisé le juif *Sarapammôn*, qui plus tard fut évêque de Nikiou.

COUVENT DE BABAOUN (*des Saints Pères*). — Le patriarche *Damianos*, nommé à ce siège en 563 à l'occasion du schisme entre Jacobites et Melkites, demeura à ce couvent.

COUVENT DE ANBA NĪAH. — Le *Synaxare* le mentionne parmi les six cents couvents entourant Alexandrie : il était au sud du couvent de Saint-Georges.

PANDYTIS. — Le pseudo-Callisthène en parlant d'un projet soumis à Alexandre le Grand, lors de la fondation d'Alexandrie, dit que le conquérant vit un grand trait de terrain (*χώρημα μέγα*), s'étendant à l'infini (*εἰς ἀπειρον ἐκτεῖνον*) et embrassant douze bourgades (*δώδεκα κώμαις συνεχόμενον*). Ce grand trait de terrain devint la *Regio Alexandrinorum* (*ἡ Ἀλεξανδρέων χώρα*) dont les limites sont données ainsi qu'il suit :

ἀπὸ οὖν τῆς καλουμένης Πανδυσίας μέχρι
τοῦ καλουμένου Ἡρακλεωτικοῦ στόματος
τὸ μῆκος τῆς πόλεως Ἀλέξανδρος ἐχωρογράφησεν·
τὸ δὲ πλάτος ἀπὸ τοῦ Βενδιδίου μέχρι τῆς
μικρᾶς Ὀρμουπόλεως (à lire Ἡρμουπόλεως).

La *Regio Alexandrinorum*, en conséquence, est limitée au nord par *Bendidéion* ; au sud par *Hermopolis mikra* ; à l'est par la *bouche héracléotique* du Nil ; à l'ouest par *Pandysia*. Ce village de *Pandysia*, dont il n'est pas mention autre part se trouvait donc en direction du Meks. Une inscription retrouvée au Grand Port d'Alexandrie en 1892 mentionne la déesse *Isis sospita*, ou *bona dea*, comme ayant son temple à *Pandytis*.

Cippe en marbre blanc — haut. 0^m78 ; larg. 0^m25.
Lettres de bonne époque ptolémaïque : haut. 0^m04.

Θ Ε Α Ι Κ Α Λ Η [Ι]
Ε Ν Η Α Ν Δ Ο Ι Τ [Ε Ι]
Κ Α Ι Σ Υ Ν Ν Α Ο Ι Σ
Θ Ε Ο Ι Σ
Α Μ Μ Ω Ν Α Ρ Ι Ν (sic)
Η Ρ Ω Δ Ο Υ Α Σ Τ - (sic)
Α Ν Ε Θ Η Κ Ε Ν

« A la bonne déesse (vénérée) en *Pandoit* et aux dieux qui sont dans le même temple, Ammonarin (œil d'Ammon), fille de Hérodas, citoyenne, a érigé ».

Nos connaissances ne vont pas plus loin.

AGABIS. — Le géographe de Ravenne la place près d'Alexandrie et Parthey lui donne le rang de ville. Son nom actuel est *Agame*, près du cap Marabout.

FORT DE CHERSONESE (Χερσόνησος φρούριον). — La pointe du Marabout avait été fortifiée par les Ptolémés : le château existait encore 24 av. J.-C.

PORT DE CHERSONESE SUR LE MARÉOTIS. — Il nous est donné par Ptolémée (IV. 5), qui appelle cette localité Χερσόνησος μικρά.

XÉNÉPHYRIS, dans Etienne de Bysance est donnée comme étant une χώρα Λιβύης, πλησίον Ἀλεξανδρείας. Il faut en conséquence la placer à l'ouest d'Alexandrie; mais nous n'avons pas sur ce sujet des renseignements plus exactes.

CANAL DE MEKS. — Il a été reconnu par Brocchi (1), Gratien le père (2) et Mahmoud El-Falaqui à la limite occidentale du faubourg Nékropolis. Par lui les eaux du Maréotis coupaient la *tania*, jusqu'à Bab-el-Bahr.

BAINS DE CLÉOPATRE. — C'est le nom qu'on donne, sans aucun motif suffisant, à des petites salles de bains sises au rivage de Souk-el-Wardana. Des tronçons de colonnes en granit gisent dans l'eau.

TEMPLE SOUTERRAIN. — Entre Souk-el-Wardana et les bains de Cléopâtre. Il a été étudié et mesuré par les membres de la Commission française de l'Egypte en frimaire de l'an VIII (décembre 1799): le Musée d'Alexandrie l'a débarrassé en partie en février 1896. Il est creusé dans le rocher et son axe principal va du nord-ouest au sud-est. On y entre par un couloir (15^m de long sur 5^m de large) qui donne accès à une salle hypostyle

(1) *Giornale*, etc., I. 78 (LUMBROSO).

(2) *Desc. de l'Egypte — état moderne*, XVIII, 53.

(3) *L'antique Alexandrie*, p. 61.

carrée (18^m,6 de côté) qui était soutenue par douze piliers.

De ces piliers il n'en reste que trois : les dernières fouilles ont restitué les autels pour les sacrifices. Le grand autel du centre semble avoir été destiné aux sacrifices sanglants ; sur le petit, au sud-ouest, on faisait les libations. Un *conditorium*, à droite, montre au fond l'emplacement d'un sarcophage creusé dans le rocher ; sur chaque parois latérale s'ouvrent trois rangs de *loculi*, de sorte que le *conditorium* pouvait abriter au moins trente-sept cadavres. A gauche de la salle hypétrale on voit un autre *conditorium* tout à fait semblable : ce qui porte à soixante quatorze les places disponibles. De la salle hypétrale on passe dans une salle destinée aux *parentalia* et de celle-ci dans une salle voûtée à coupole donnant sur trois chapelles, chacune desquelles, en forme de croix, laisse voir trois sarcophages creusés dans le rocher. C'est ainsi que les places funéraires deviennent quatre-vingt-trois. Les chambres à droite et à gauche mériteraient d'être étudiées avec soin, au point de vue de la liturgie funéraire. La longueur de ce temple funéraire, du sud-ouest au nord-est, est donnée en 54 mètres. Que si nous y ajoutons la salle septentrionale à quatre piliers, nous avons une longueur de 67^m,20.

TARICHEÆ NÉCROPOLÉOS. — Elles sont mentionnées par Strabon (XVII.) et il serait raisonnable de les placer à Gabbari. On peut cependant en voir des semblables à Souk-el-Wardana, connues sous le nom de *bains de*

Cléopâtre. Ces restes ont été relevés par la Commission française de l’Égypte en 1799.

NÉKROPOLIS.—Les villages qui bordent la mer, du canal de Meks à Gabbari et de Gabbari à Kom-el-Chougafa, occupent l’emplacement de *Nékropolis*, laquelle s’étendit plus tard jusqu’à Minet-el-Bassal. Dans cette nécropole on peut distinguer les noyaux suivants :

1° *Meks* ;

2° *Souk-el-Wardana* (temple souterrain, taricheæ, hypogées ptolémaïques et romains) ;

3° *Oum Koubebah* (hypogées de la première époque romaine, sarcophages en granit gris) ;

4° *Mafrousa* (hypogées d’époque antoninienne et d’époque byzantine) ;

5° *Gabbari* (hypogées d’époque ptolémaïque et romaine, chapelles funéraires chrétiennes) ;

6° De *Gabbari* à Minet-el-Bassal (hypogées d’époque romaine et byzantine, caisses en plomb, sarcophages en granit gris, poterie italique, ateliers de faux monnayeurs, tombes de moines, etc.).

7° *Kom-el-Chougapha* (hypogées ptolémaïques et d’époque antoninienne, sarcophages en granit, en marbre, en calcaire numismale, et aussi creusés dans le rocher, *loculi*, *arcosolia*, peintures païennes et chrétiennes, figurines style Fayoum, restes de chapelles extérieures décorées de mosaïques, urnes en plomb, tambours de colonnes en calcaire, chapelles chrétiennes, etc.)

Sur une longueur évaluée à plus de quatre kilomètres gisent les habitants de Rhacotis, depuis sa fondation

jusqu'à la conquête arabe. C'est au grand bonheur des carriers, lesquels, malgré la défense du gouvernement et les protestations du Musée d'Alexandrie, trouvent toujours les moyens d'en détruire les tombeaux et de se bâtir des maisonnettes en y scellant à la chaux les ossements de nos ancêtres.

Cette destruction systématique se continue du règne de Mohammed Aly à nos jours ; les inscriptions qu'on y a trouvées en grand nombre pouvaient nous fournir des renseignements précieux ; je ne pourrai cependant signaler ici que les suivantes.

NÉKROPOLIS : inscriptions funéraires.

1. Pour *Ammonia*, fille de *Doriôn*. Ep. ptol. (Néroutzos, *L'ancienne Alexandrie*, p. 92).
2. Pour *Sérapias*, matrone initiée aux mystères d'Isis. Ep. rom. (Néroutzos, loc. land. p. 92).
3. Pour *Dioscore*, éphèbe. Ep. rom. (Néroutzos, loc. land. p. 94).
4. Pour *Galatianus*, initié aux mystères d'Osiris. Ep. rom. (Néroutzos, loc. land. p. 94).
5. Pour *Basilissa*, initiée aux mystères d'Osiris. Ep. rom. (Botti, *Rivista Egiziana*, a. v. n. 4).
6. Pour *Chaeremun*. (Botti, loc. cit.).
7. Pour *Hérakléôn*, fils d'Héraclides, officier dans la marine. Ep. rom. (Botti, *Rivista Egiziana*, a. v. n. 15).
8. Pour *Sarapias*. Ep. rom. (Botti, loc. cit.).
9. Pour *Licinia Aedôn*. Ep. rom. (Botti, loc. cit.).
10. Pour *Antonin*, inser. remarquable pour sa thrénodie. (Agnew et Lumbroso).
11. Pour *Augé*. (Agnew et Lumbroso).
12. Pour *Olympos*. (Agnew et Lumbroso).
13. Pour *Théodota* et *Ammon*. (Néroutzos).
14. Pour *Rufinus* et *Rufina*. (Néroutzos).
15. Pour un *procurator Augusti*. (Botti).
16. Pour *Dionysios*. (Botti).
17. Pour *Cornelia*. (Botti).

18. Pour *Achillas*, trouvée en 1877, éditée par Néroutzos. Ep. chrétienne.
19. Pour *Joseph*, époque constantinienne; éditée par feu Néroutzos.

MONASTERIUM AD SANCTOS QUADRAGINTA. — L'itinéraire de Bernard le Sage (*Rec. de Voy. publiés par la Soc. de Géogr.* t. IV, Paris, 1839, p. 787) mentionné par M. G. Lumbroso (*L'Egitto... Roma*, 1882, p. 186) place ce couvent au dehors de la porte occidentale d'Alexandrie.

ECCLESIA OB MARTYRUM COEMETERIA. — L'emplacement de cette église fondée par saint Pierre le martyr (300 à 314 ap. J.-C.) n'est pas donné. Il me semble qu'on ne doit pas la confondre avec l'*Eglise de Théonas* (*Mosquée des milles colonnes*, actuellement *Eglise de saint François d'Assise*).

Le voyageur pieux qui désire visiter les églises du christianisme primitif, à l'ouest d'Alexandrie, a une rude besogne à faire. Alexandrie chrétienne, en effet, a laissé moins de ruines que celles qu'on est en droit d'attendre. Ce sont :

I. *Kom-el-Chougafa*, chapelle funéraire chrétienne découverte en 1858, publiée par Wescher et Néroutzos. Elle n'existe plus.

II. *Kom-el-Chougafa*, Chapelle funéraire chrétienne, découverte par moi-même en 1893. Elle existe, mais la fouille en est inachevée.

III. *Karmouz*, chapelle funéraire des *Rufni*, époque des Antonins. Publiée par Néroutzos, elle n'existe plus.

IV. *Gabbari*, chapelle funéraire très dégradée et peu reconnaissable.

V. Près de la douane, Eglise de Théonas, dont la reconstruction est tout à fait récente. C'est là que résidèrent les patriarches Théonas, Pierre I^{er}, Achillas I^{er}, Alexandre I^{er}, Athanase, Pierre II.

J'ai cependant observé qu'à la conquête des Arabes plusieurs églises chrétiennes ont été converties en mosquées, et il peut bien se faire que la mosquée *Sidi Chams il Gabbari* corresponde exactement à l'église *ob martyrum cæmeteria* fondée par saint Pierre le Martyr.

CIMETIÈRE CHRÉTIEN, DERRIÈRE LA BOURSE DE MINET-EL-BASSAL. — « Sur l'emplacement du mur d'enceinte arabe et après la porte occidentale ou de Qabbâri d'autrefois, entre celle-ci et la mer, en creusant pour jeter les fondations d'une usine à pressage mécanique de coton, on a trouvé des sépultures chrétiennes souterraines, *tout un quartier de catacombes creusées dans le roc*, avec des *loculi* et des inscriptions écrites en cire rouge sur les parois extérieures indiquant les noms de personnes d'ordre religieux. On trouva même quelques tablettes en marbre ayant servi à fermer les ouvertures d'autres *loculi*, qui portaient des inscriptions de l'époque constantinienne. (Néroutzos, *Ancienne Alexandrie*, p.61) ».

Tous ces hypogées, à l'avis de Néroutzos, appartenaient à l'ancienne église de Théonas (Djamat-el-Garbîeh, ou des milles colonnes), résidence de Théonas, Pierre le Martyr, Achillas, Alexandros I^{er}, Athanasios I^{er}, Pierre II, de l'an ± 282 à l'an ± 373 .

DE LA RUE DES SOEURS, AU PONT NEUF DU MAHMOUDIEH. — « Pendant qu'on traçait le prolongement de la rue

Ibrahim, autrement dite rue des Sœurs, pour arriver au Pont neuf du canal Mahmoudieh, et en creusant les buttes du village de Tartoûchy, on trouva au-dessus de citernes grandioses et spacieuses, à plusieurs étages, et garnies de colonnes de style byzantin, des hypogées chrétiens et des sépultures entassées jusqu'à la surface supérieure des collines, si bien que les palmiers qui avaient cru au-dessus, enveloppaient de leurs racines les voûtes des hypogées, et envoyaient même quelques filaments jusque dans l'intérieur des sépultures ».

Malgré que le plan de ces sépultures soit le même que celui des tombes ptolémaïques et romaines, Néroutzos bey les faits d'époque bien récente, *des premiers siècles de la domination arabe*, pour cette seule raison *qu'elles sont placées à l'intérieur de la ville byzantine et arabe et à fleur de terre des buttes formées par les décombres qui couvrent les ruines des édifices anciens.*

VI. — La ville d'Alexandrie.

CANAL « PI DRAKÔN ». — D'après le pseudo-Callisthène, le Pi Drakôn était la limite occidentale de la ville d'Alexandrie à l'époque d'Alexandre le Grand. M. Lumbroso, d'après Brocchi et Mahmoud El-Falaqui, croit pouvoir le placer à 2 ¹/₂ milles à l'ouest de l'actuelle Alexandrie, à Meks. C'est trop loin. Il existe réellement trace du canal mentionné par Brocchi, Mahmoud El-Falaqui et Lumbroso ; mais lorsque M. Lumbroso écrit : « Cade in acconcio Mahmoud bey, autore di un *Mémoire sur l'antique Alexandrie, ses faubourgs et environs décou-*

« *verts par les fouilles, sondages, nivellements, en 1872, il « quale scrive : « positivement c'était là, au bord du « canal Meks, que se terminait la ville d'Alexandrie », il oublie de citer quelques mots qui peuvent changer la face des choses. Mahmoud El-Falaqui a écrit : « positivement c'était là, au bord du canal Meks que se terminaient la ville d'Alexandrie et son faubourg de Nécropolis ». Ce qui est autre chose.*

J'ai sous les yeux l'original du plan d'Alexandrie, d'après les fouilles de l'an 1866, coordonné par Emin bey Sabbagh sous la direction de Mahmoud pacha El-Falaqui. Le Pi Drakôn n'est qu'une branche terminale du canal d'Alexandrie, qui longe la colline du fort El-Tabanneh, à Kom-el-Chogafa, en se dirigeant vers le Mesonpédion, où, devenu premier aqueduc souterrain il laisse à gauche la *mosquée des milles colonnes* et va aboutir aux anciens *navalia*, à gauche de l'Heptastade. Dans sa marche tortueuse il touche aux anciennes murailles d'Alexandrie, il ne s'en éloigne jamais de plus de 200 mètres.

NÉCROPOLE DE L'ANCIENNE RHACOTIS. — Le pseudo-Cal-listhène place à la colonne d'Alexandrie le noyau de Rhacotis ; Aphthonius en dit autant. Les fouilles de la Société archéologique d'Alexandrie en 1894 et 1895 ont constaté les faits suivants :

1° Qu'on trouve à l'Hamoud es Saouari des *vases à dessin géométrique*, vases auxquels on ne peut attribuer une origine antérieure au règne de Psamétik I^{er} ;

2° Qu'on y trouve de même des autels funéraires en forme de pyramide tronquée, d'obélisque tronqué ;

3° Qu'on y trouve des statuettes de Baal-Hamoun de facture cypriote ;

4° Qu'on y trouve des auges funéraires dans le style sidonien ;

5° Qu'on y trouve des tables d'offrandes en style tout à fait égyptien, mais sans inscriptions.

6° Que rien de semblable n'a été encore retrouvée à Alexandrie.

Il faut en conclure que la nécropole archaïque de Rhacotis était sur les flancs de la colline Hamoud es Saouari.

TEMPLE D'OSIRIS ET ISIS. — Mentionné par Tacite, il était de forme trapézoïdale. Son emplacement se voit sur le plateau de l'Hamoud es Saouari, à gauche de la colonne.

TEMPLE D'ISIS. — Erigé probablement par Ptolémée II et par Arsinoé II, il était à droite du temple pharaonique d'Isis et Osiris.

SÉRAPEUM. — On donna ce nom au *témenos* des deux temples précédents, mais seulement à partir de Ptolémée Philopator. Les statues d'Arsinoé II, de Bérénice II, et de Ptolémée Philadelphie (aujourd'hui au Vatican) semblent avoir embelli l'*area* du temple rendue plus vénérable par des statues d'anciens pharaons. L'empereur Claude dans les annexes du temple bâtit le *Claudium*, ce deuxième musée, où la *bibliothèque fille* fut bientôt installée. On doit, paraît-il, à Adrien le célèbre escalier à cent

degrés mentionné par Aphthonius et Rufin ; ses ruines ont été découvertes en 1896 sur le côté oriental ; des sphinx et des statues l'ornaient.

COLONNE DE SÉRAPIS. — Elle eût ensuite les noms de *colonne Pompée*, *colonne dioclétienne*. Le pseudo-Callisthène et Aphthonius, seuls, en font mention. Cette étonnante colonne portait originairement pour chapiteau le *calathus* de Sérapis et Isis, surmonté soit d'un buste de Sérapis, soit d'une statue d'Anubis. Déplacée à l'époque chrétienne et reformée de différents morceaux, elle n'en resta pas moins un des monuments les plus extraordinaires qu'on connaisse. On lui donna pour couronnement une statue d'un empereur byzantin : dans un moment de guerre ou de disette, la statue qui était en airain fut descendue, et le métal fut converti en petite monnaie.

HÉMICYCLE. — Le Sérapée d'Alexandrie, avait, comme celui de Memphis, un hémicycle orné de statues de philosophes : les statues de l'hémicycle d'Alexandrie ont été découvertes par M. Mimaut, sans aucun avantage pour la science.

LAGIUM. — On appela de ce nom anciennement le *stade* attenant à la colline Hamoud es Saouari, côté sud-ouest. Creusé par les Ptolémées dans une gorge de la colline principale de Rhacotis, dans le sein du rocher, il prit bientôt les proportions d'un *hippicum*, mesurant 555 mètres de longueur sur 50 environ de largeur.

La Commission française d'Égypte en a donné un plan exact : sans celà, personne ne pourrait le reconnaître au pied du fort Abou'l Kassim jusqu'à mes fouilles de Kôm-el-Chogafa. Les carriers, comme d'habitude, en auront bientôt raison : ils ont leurs protecteurs.

OBÉLISQUES. — Dans ce Lagium, que les Arabes désignent sous le nom de Guirgeh (*circus*), on trouva, en 1799, des fragments d'un obélisque décorant la *spina* à l'époque byzantine. La base de l'obélisque de Sêti I^{er} se trouve engagée à rebours dans le soubassement de la colonne Pompée. Ce sont les restes de deux obélisques, à bien petite distance. Il est à croire qu'ils étaient les deux obélisques du Sérapée mentionnés par le pseudo-Callisthène comme y existant encore au III^e siècle, après J.-C.

DEUXIÈME AQUEDUC. — D'après mes fouilles en 1894, il passe à gauche de l'avenue de Kharmouz se dirigeant vers le canal Mahmoudieh. Il communique avec des puits très profonds dont la bouche se trouve près de la colonne, sur le plateau où sur les flancs de la colline.

NÉMESEÏON. — L'historien Appianus nous fait savoir que ce petit temple avait été élevé à Alexandrie dans un faubourg, pour y ensevelir honorablement la tête de Pompée le Grand. Le temple fut détruit par les Juifs révoltés, vers la fin du règne de Trajan. Comme le quartier des Juifs, à l'époque de Trajan, était à Kom-ed-Dikkeh, le faubourg en question pouvait être à l'est.

C'est pourquoi M. Lumbroso place le Némeseïon hors de la porte canopique, sur les collines d'Eleusis à la mer (1). Mais le Némeseïon fut restauré par les Romains.

A ce monument doit se rapporter le monument votif de Titus Aelius Cœlius, en remerciement à la déesse de la Vengeance (Θεῖς Νεμέσει) pour avoir exaucé ses vœux (2).

ΘΕΑ μεγάλη
NEMΕσει
TITOS AΙΛΙΟΣ ΚΟΙ
ΑΙΟΣ ΥΠΕΡ ΕΥΧΑ
ΠΙΣΤΙΑΣ ΑΝΕΘΗ
ΚΕΝ ΕΠ ΑΓΑΘΩ

Titus Aelius Cœlius cruellement offensé s'est adressé à la déesse Némesis : elle a exaucé les vœux de son fidèle ; il a été vengé, et dans sa reconnaissance il a érigé un *eucharistirion* à la déesse. L'inscription est alexandrine, d'époque antoninienne. Où l'aurait-on placée si ce n'est dans le Némeseïon ? Appien nous dit que les Juifs l'avaient détruit sous Trajan. *Concedo* : mais pour quelle raison probante veut-on le placer à l'est ? On voit bien que, au pis aller, on l'avait rebâti à l'ouest.

ISIS LA JUSTICIÈRE. — A l'époque romaine, c'était bien sous les traits de *Coré-Persephone* que la déesse Isis était vénérée à Rhacotis. Cela résulte d'un passage du pseudo-Callisthène où je crois devoir lire (chap. 33) καὶ παρεστῆκει τῷ ξοάνῳ (τοῦ Σαράπιδος) Κόρης ὁγάλμα

(1) LUMBROSO. *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 1895, p. 226.

(2) C.I.G. 4683 d.

μέγιστον, où l'auteur veut bien assimiler Sérapis à Jupiter et Coré à Junon. Dans les ruines d'un σῆκος au milieu de la cour centrale, j'ai trouvé en 1894 la partie inférieure d'une statue de déesse; la statue était en granit rose d'Assouan et, intacte, elle devait mesurer 2^m 80. Dans ce fragment, ainsi que dans les colosses du Thesmophorion à Sidi Gaber et dans l'Isis d'Aboukir, on trouve quelque chose de l'art saïte, quelque chose aussi de l'influence hellénique. Le sculpteur est égyptien : il a vu des sculptures grecques dont il affecte la draperie savante et le dégagé de l'ensemble. Il n'en reste pas moins sec et dur : les pieds sont de grand marcheur. Et je crois que cet important reste de statue colossale provient de la statue de la déesse Coré mentionnée par le pseudo-Callisthène. Sérapis, Coré, Hélios, la voici la triade de Rhacotis. Si je suis dans le vrai, nous avons à l'intérieur de la cour à ciel ouvert un *sacellum* de la déesse Coré. Mais quel est-il le rôle de la déesse Coré ? Dans la numismatique alexandrine, et presque partout, à l'époque impériale, Hélios est associé à Sérapis, confondu même avec Sérapis dans la formule très répandue.

ΔΙΙ ΗΛΙΩ ΜΕΓΑΛΩ ΣΑΡΑΠΙΔΙ

Mais Hélios est toujours associé à sa sœur et femme Sélène : Coré est donc identique à la déesse Sélène, qui est de même Lune en ciel et Hecaté dans l'enfer.

Dans les inscriptions d'Alexandrie, la déesse Coré prend aussi le nom de *Artémis* et le rôle de *Notre Dame du salut*. Voici une inscription trouvée en l'an 1876 à Aboukyr.

ARTEMIDAI ΣΩΤΕΙΡΑ
ΥΠΕΡ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ
ΕΠΙΚΡΑΤΗΣ ΑΘΗΝΑΙΟΣ

Cette inscription est d'autant plus importante qu'elle date du règne du premier Ptolémée. Comme Artémis est la sœur de Hélios, Artémis est Sélène dans le ciel, tout en restant Hecaté dans l'enfer. Comme l'Isis égyptienne est la Déméter des Grecs, sa forme rajeunie, c'est-à-dire Isis-Lune sœur et femme de Horus, s'identifie avec Artémis trimorphe, sœur de Hélios, et aussi avec Sélène, Coré et Persephone.

Dans la religion des Sérapiastes il y avait une tendance à réduire le Panthéon gréco-égyptien à sa plus simple expression.

On connaît une très mouvementée inscription funéraire alexandrine, de l'époque des Antonins, pour la malheureuse Arsinoé, soupçonnée d'avoir été par l'art des magiciens conduite à mourir dans la fleur de sa jeunesse (1).

ΘΕΩ ΥΨΙΣΤΩΙ ΚΑΙ ΠΑΝΤΩΝ
ΕΠΟΝΤΗ ΚΑΙ ΗΛΙΩΙ ΚΑΙ
ΝΕΜΕΣΕΙ ΑΙΡΕΙ ΑΡΣΕΙΝΟ
Η ΑΩΡΟΣ ΤΑΣ ΧΕΙΡΑΣ
Η ΤΙΣ ΑΥΤΗ ΦΑΡΜΑΚΑ
ΕΠΟΗΣΕ Η ΚΑΙ ΕΠΕ
ΧΑΡΕ ΤΙΣ ΑΥΤΗΣ ΤΩ
ΘΑΝΑΤΩ Η ΕΠΙΧΑ
ΡΕΙ ΜΕΤΕΛΘΕΤΕ
ΑΥΤΟΥΣ L // //

(1) Cfr. *Bull. de l'Institut Egyptien* ; XII p. 116 ; cfr. p. 77 ; cfr. LUMBROSO, *L'Egitto* etc. 1882, p. 197.

« Au dieu très-haut qui inspecte tout le monde, et à « Hélios et à Némesis, la malheureuse Arsinoé lève les « mains : si aucun a fait sur elle des sortilèges, ou si « aucun a pris plaisir de la savoir morte ou s'il en « prend plaisir, poursuivez-les. A l'âge de..... (ans) ».

On ne pourrait mieux qu'ici désigner le rôle pluto-nien de *Sérapis*. Dans ce rôle infernal il est notre juge :

« Quel gran conoscitor delle peccata », associé à *Hélios* auquel nos œuvres, pendant notre carrière mortelle, sont connues, et à *Némesis* la *Justice divine* ;

« Giustizia mosse il mio alto Fattore. »

Ceux qui croyaient en cette triade redoutable n'étaient pas excessivement éloignés du Christianisme.

Si l'on trouve que la première personne de cette triade n'est pas suffisamment exprimée dans l'épithaphe de la malheureuse Arsinoé, qu'on lise l'épithaphe suivante, existant à Paris, trouvée en Égypte. C'est sur une colonne funéraire.

ΑΝΤΙΑΒΟΥ ΚΥΡΙΕ ΣΑΡΑΜΙ ΒΗΣΙΣ
ΠΡΕΣΒΥΤΕΡΟΣ ΚΑΙ ΒΗΣΙΣ ΝΕΩΤΕ
ΡΟΣ ΑΜΦΟΤΕΡΟΙ ΣΕΝΤΩΟΥΤΟΣ
ΚΥΒΕΡΝΗΤΟΥ ΑΠΟ ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΟΣ
ΚΑΙ ΒΗΣΙΣ ΚΑΡΒΑΣ ΑΔΕΛΦΟΣ ΤΗΣ
ΜΗΤΡΟΣ ΑΥΤΩΝ ΕΣΦΑΓΜΕΝΟΙ ΕΝ ΟΥ
ΜΩ ΠΟΥΧΕΩΣ ΤΟΥ ΑΝΤΑΙΟΠΟΛΕΙ
ΤΟΥ ΝΟΜΟΥ ΚΑΙ ΤΟ ΠΑΥΟΝ ΑΥΤΩΝ ΕΜΗΕ
ΠΗΚΑΝ

« Rendez-le leurs, ô (notre) seigneur Sérapis (le mal qu'ils nous ont fait), etc. » Trois matelots égorgés par

des pirates dans le port de *Pouchis* sont censés adresser leur plainte à *Sérapis le vengeur*. Après ça, on ne trouvera pas extraordinaire que je place le Némeseïon dans les dépendances du Sérapée.

L'escadre alexandrine avait été plusieurs mois à la disposition de l'empereur Septime Sévère en 202. L'administrateur en chef du Sérapée, le nommé Gaïus Valerius Serenus, se trouvant être aussi fournisseur des approvisionnements de l'escadre alexandrine, en activité, dédia, en 202, une statue à Némesis, pour le bon voyage de l'empereur et de toute l'escadre, aller ou retour de l'Egypte.

ΥΠΕΡ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΚΑΙ ΕΠΑΝΟΔΟΥ
ΚΑΙ ΙΔΙΟΥ ΔΙΑΜΟΝΗΣ ΤΩΝ ΚΥΡΙΩΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ/ ΣΕΟΥΗΡΟΥ ΚΑΙ ΑΝΤΩΝΙΝΟΥ
ΚΑΙ ΙΟΥΛΙΑΣ ΣΕΒΑΣΤΗΣ ΚΑΙ ΤΟΥ ΣΥΜΦΑΝΤΟΣ
ΑΥΤΩΝ ΟΙΚΟΥ ΚΑΙ ΥΠΕΡ ΕΥΠΛΟΙΑΣ
ΠΑΝΤΟΣ ΤΟΥ ΣΤΟΛΟΥ ΤΗΝ ΑΔΡΑΣΤΙΑΝ
ΣΥΝ ΤΩ ΠΕΡΙ ΑΥΤΗΝ ΚΟΣΜΩ
Γ/ ΟΥΑΛΕΡΙΟΣ ΣΕΡΗΝΟΣ ΝΕΩΚΟΡΟΣ
ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΣΑΡΑΠΙΔΟΣ
Ο ΕΠΙΜΕΛΗΤΗΣ ΠΑΝΤΟΣ ΤΟΥ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΙΝΟΥ ΣΤΟΛΟΥ
ΕΠΙ ΚΑ' ΙΟΥΛΙΑΝΟΥ ΕΠΑΡΧΟΥ
ΕΥΘΗΝΕΙΑΣ (1).

« Pour le salut, pour le voyage et pour la permanence de (nos) seigneurs les empereurs (Lucius Septimius) Sévère et (Marc) Antonin (Caracalla) et de l'impératrice

(1) C.I.G. 5973.

Julia Domna et de toute leur maison et pour la bonne navigation de toute l'escadre, (moi) Gaïus Valérius Serenus, le néocore du grand Sérapis, étant le curateur de l'escadre alexandrine sous les ordres de Claudius Julianus préfet de l'approvisionnement (j'ai dédié cette statuette de) Némesis ».

On peut être surpris de ce fait que c'est bien l'administrateur du Sérapée qui va dédier une statue à Némesis, et on ne peut se dispenser de croire à l'existence d'un lien très étroit entre le Sérapée et le Neméseïon. Si l'on pense, avec toute vraisemblance, que l'érection de cette statue a eu lieu en 202, l'année même en laquelle, par témoignage de Dion Cassius, l'empereur Septime Sévère rendit, à Alexandrie, les honneurs les plus solennels aux mânes de Pompée, on ne pourra pas nier que le Neméseïon subsistait encore sous Septime Sévère et qu'il était situé à Rhacotis. Le titre d'ἄδραστης mérite aussi qu'on l'examine. Personne n'ignore qu'à deux heures de Marathon (Attique) il y avait le célèbre temple de *Némesis Rhamnousia*, bâti sur les plans de Phidias. On y vénérât un ancien *xoanon* qu'Adraste aurait consacré à la déesse vengeresse. Une étymologie fautive tirée de l'adjectif ἄδραστος *ineluctabilis* fit de Némesis le *fatum*, ou une Thémis ultra-mondaine. Sous le pied d'une urne cinéraire de Khâdra (Alexandrie) on lit (1).

ΔΕΙΣΑΙ

ΘΕ

ΜΙΔΑ

(1) NÉROUTZOS BEY. — *Ancienne Alexandrie*, p. 115.

« Qu'on ait peur de Thémis ».

On s'explique, en conséquence, la dénomination de *colonne Pompée* donnée à l'Hamoud es Saouari. Elle était tout près du Neméseïon ; dans le Neméseïon on gardait la tête de Pompée le Grand ; le Neméseïon disparu, on attacha à la colonne le nom de Pompée.

Si j'ai bien compris ce qu'a écrit M. Lumbroso dans son excellent article *Colonna di Pompeo* (1), ce fut un grand savant, un érudit de marque le premier des occidentaux qui plaça à Alexandrie deux monuments distincts : l'*héroum* d'Alexandre le Grand et l'*urne cinéraire* de Pompée. Je dis Pétrarque (+ 374), dans son *itinerarium syriacum* à Giovanni di Mondello (2).

Après Pétrarque, c'est un géographe qui l'emporte : l'auteur du ms. 277 d'Urbain, aujourd'hui au Vatican, un géographe du XV^e siècle qui place sur la colonne d'Alexandrie un sarcophage avec couvercle prismatique et la légende : *sepulchrum Pompei*.

En 1507, Martin Baumgarten qui a visité Alexandrie, ayant des marchands vénitiens pour *ciceroni*, écrit : *Extra urbis moenia est columna Magni Pompeii, sexaginta cubitorum, ubi et caput eius reconditum asserunt*.

En 1630, Frate Arcangelo di Pistoia dit : *Fuori della città, mezzo miglio da mezzo giorno, vi è una colonna della istessa pietra della guglia di Roma, eretta sopra la sua base e col suo capitello in cima, tutta di un pezzo e più grossa et alta della Trajana di Roma, quale, si dice, fusse eretta da Pompeo*.

(1) LUMBROSO. *L'Egitto*.

(2) Evidemment nous ne pouvons pas trouver des ouvrages de cette force à Alexandrie. D'après Lumbroso, on peut consulter les *Opera omnia*, éd. de Bâle, I, p. 564, et la publication *I codici petrarcheschi delle Biblioteche governative del Regno*, Roma, 1874, p. 204.

En 1669, Fra Mariano Morone da Maleo dit que la colonne d'Alexandrie a été érigée, dans une nuit, par les esclaves de Pompée.

En 1697, Antoine Morison a l'amabilité de nous apprendre que : *César fit dresser cette colonne, sur laquelle il fit mettre la tête de Pompée, enfermée dans une urne précieuse, qui s'y est conservée longtemps.*

M. Lumbroso oppose : « E in Roma appunto troviamo
« additate ceneri di grandi personaggi in cima all'obelisco Vaticano (HENZEN, *Corp. inscr. latin.* VI. n° 882 ;
« COMPARETTI, *Virgilio nel Medio Evo* 2. p. 101) e alla
« colonna Trajana (come credette anche il Byron) e
« all'Antonina in forza dello stesso supposto noverata
« fra i Mausolei. Anche la conca delle ceneri di Marco
« Agrippa un po' più si annidava, non so come, lassù
« in alto nel mezzo del frontespizio del Panteon. Anche
« nella *Nuova Roma* il sepolcro di Costantino andò a
« collocarsi sull'altissima colonna dell'Augusteo ». *Bien observé, mais pas assez bien. Je n'ai rien à dire au sujet de l'obélisque du Vatican : que pourrait-on placer sur le pyramidion ? Je ne dis pas même que lorsqu'on parle des colonnes Trajan, Antonin, Constantin, nous soyons censé admettre que le couronnement de la colonne ne fut pas une statue, mais bien l'urne cinéraire de Trajan, Antonin, Constantin. Mais cependant on cherche l'urne de Trajan dans le forum de Trajan, l'urne d'Antonin là où on lui a érigé une colonne honoraire, l'urne de Constantin là où s'érigéait son Augusteum. Pourquoi donc ne doit-on pas chercher quelque monument en l'honneur de Pompée là où la tradition*

place une colonne en son honneur ayant au sommet son urne funéraire? Les orientaux placent à l'Hamoud es Saouari un « palais de la sagesse » bâti par les Romains; les occidentaux y attachent le souvenir d'un monument expiatoire à Pompée. Je n'y vois pas de contradiction, l'une chose pouvant bien être à côté de l'autre.

QUARTIERS DE EUROULOPHOS ET DE MÉLANTHIOS.— Ce sont des quartiers mentionnés très clairement par le pseudo-Callisthène : ils existaient donc au III^e siècle ap. J.-C. et cette indication topographique peut être rétablie sur les plans de l'ancienne Alexandrie. D'après cet auteur ils font le pendant au *Bendidion* ; celui-ci étant connu, la position de l'*Euroulophos* et du *Melanthium* peut être fixée aux collines immédiatement faisant suite, en direction de l'est, à la colline Hamoud es Saouari. La largeur de la *taenia* à ce point n'est que de cinq stades. *Euroulophos* signifie le *Kôm* du S.-E.

Sous Caligula, Alexandrie était demi-grecque et demi-juive : les indigènes et les esclaves n'entraient pas dans le compte. Il y avait une communauté juive présidée par l'alabarque Philon, autour duquel se groupaient les banquiers de ce temps-là, syriens ou juifs, et les fermiers des revenus de l'Égypte. Il y avait aussi une communauté hellénique, représentée par Apion : c'étaient les descendants de la noblesse macédonienne et des épigones de la première heure, familles dans lesquelles le sacerdoce était héréditaire, ainsi que l'honneur du gymnasiarcat et du Musée. D'une part les banquiers et de l'autre la noblesse ruinée se trouvaient en présence.

Alexandrie asservie s'ébranlait en bagarres de sémitisme et antisémitisme qui ne profitaient à personne et troublaient l'ordre public.

Ce fut de même, plus tard, lorsque les alexandrins se partagèrent en chrétiens et antichrétiens, en orthodoxes et ariens, en chrétiens et juifs : le sang coulait par les rues sans aucun profit pour l'avenir de la ville. Ai-je besoin de rappeler la Sainte-Barthélemy que les juifs préparèrent aux chrétiens en 415, de nuit, Cyrille étant le patriarche ? On n'a qu'à lire le chap. XIII du VII^e livre de l'histoire ecclésiastique de Socrate. C'est du Moyen-Age, tout court. Mais revenons à Caligula.

L'alabarque Philon nous dit que de son temps les quartiers d'Alexandrie étaient cinq : πέντε μοῖραι τῆς πόλεως εἰσιν, ἐπόνυμοι τῶν πρώτων στοιχείων τῆς ἐγγράματου φωνῆς.

Nous avons donc :

μοῖρα $\bar{\alpha}$ γράμμα	quartier « lettre alpha ».
μοῖρα $\bar{\beta}$ γράμμα	quartier « lettre béta ».
μοῖρα $\bar{\gamma}$ γράμμα	quartier « lettre gamma ».
μοῖρα $\bar{\delta}$ γράμμα	quartier « lettre delta ».
μοῖρα $\bar{\epsilon}$ γράμμα	quartier « lettre epsilon ».

Mais Philon nous apprend que deux de ces quartiers s'appelaient « quartiers des Juifs ».

En conséquence :

- 1^o Quartier royal (Strabon, Pline),
- 2^o Quartier juif (Philon),
- 3^o Autre quartier juif (Philon),
- 4^o Quartier grec,
- 5^o Quartier des indigènes.

Josèphe Flavius, lui aussi, trouve plus tard les cinq quartiers, ce sont :

- 1° Quartier Royal,
- 2° » Béta,
- 3° » Gamma,
- 4° » Delta ou juif,
- 5° » Epsilon.

Pline (*Hist. nat.* V. 62) dit que le quartier royal était un cinquième *de la ville bâtie par Alexandre* : à nous faire comprendre qu'il s'agit de la Néapolis et que Rhacotis n'y entre pour rien.

Caracalla trouve encore la ville partagée en quartiers.

Le pseudo-Callisthène, qui paraît avoir vécu entre Caracalla et Aurélien, connaît par contre les cinq quartiers de Rhacotis, lorsqu'il la trouve πεντάλοφος, *aux cinq collines*. Il était nécessaire de le dire, parceque les savants se basent ordinairement sur les mots πρὸς τοῖς βραχέσις de Josèphe, pour en conclure que le quartier *Delta* se trouve à l'est du quartier royal qui fut bâti le premier. Dans ce cas, comme la position du quartier *Béta* est donnée à l'ouest du palais du roi, d'après l'inscription de *Ti. Iulius Alexander*, nous aurions :

Quartier *Béta* (actuel théâtre Zizinia etc.),

Quartier *Gamma* (palais royaux, quartier grec actuel),

Quartier *Delta* (cimetières Chatby, aux *lignes françaises*).

Mais j'espère vous prouver que cette manière de voir n'est pas la plus exacte.

Les palais royaux occupaient un tiers de la Néapolis. Celle-ci était comprise entre le Pi-Drakon et l'Agathodaemon. Le quartier de Kom-ed-Dikkeh était enclavé dans les *Basileïa* (les palais relevant du domaine royal) et entre les *Demosia* (les édifices publics de la ville). Ce quartier n'était pas autre chose qu'une partie du quartier Delta, habitée par les Juifs. C'est à Kom-ed-Dikkeh qu'ils ont été massacrés, au nombre de cinquante mille, par le préfet Tibère Alexandre : ce sont leurs descendants qui après la conquête arabe sont descendus de leur ancienne colline en occupant le terrain entre Kom-ed-Dikkeh et le Grand Port. Ils gardent encore la pente de la colline et le terrain près de l'hôpital et de l'ancienne Tabiat-el-Yahoudi où ils ont un cimetière.

Mais, dira-t-on, les mots de Josèphe, *πρὸς τοῖς βασιλείοις*, sont formels. Cependant les résultats des fouilles, eux aussi, sont formels ; j'ajouterai que, hors de Porte-Rosette et jusqu'aux lignes françaises, on ne trouve partout que des hypogées de toute époque. A vrai dire, je crois qu'il y a une issue apte à nous reconcilier avec Josèphe. Qu'on veuille suivre mon raisonnement avec quelque indulgence :

La ville d'Alexandrie, aujourd'hui, renferme encore huit collines, à droite et à gauche du *Mesonpedion* ; dont cinq appartiennent évidemment à Rhacotis, les autres à Alexandrie macédonienne. Je voudrais bien être clair, autant que possible, pour ceux qui n'habitent pas Alexandrie. Immédiatement à gauche de l'ancien Lochias je dis à gauche de l'actuelle Porte-Rosette, on a du nord au sud trois collines qui coupent la *tænia*. Ce sont :

1° La colline de l'ancien théâtre, dans les *Basileïa*.

2° La colline de Kom el Dikkeh, (λόφος Δίκκης).

3° La colline Kom ed Dimôs, (λόφος ὑψηλός).

Je crois que ces trois collines n'appartiennent pas à Rhacotis mais bien à la Néapolis.

Dois-je taire le nom des cinq autres collines ?

Elle s'appellent :

1° Fort Abou'l Kassim, (colline du Stade).

2° Colonne Pompée, (Acropole).

3° Tours détruites, (Melanthiou).

4° » » (Koproulophos).

5° Fort n° 10. (Euroulophos).

Celles-ci appartiennent à Rhacotis πεντάλοφος.

Si nous admettons que la ville macédonienne, avant Antonin le Pieux, n'a pas dépassé l'Agathodaemon ; les remparts d'Alexandrie tels qu'ils ont été fixés par Mahmoud pacha étant sujets à caution, on verra que les nombreux édifices royaux visités par Strabon sont encadrés entre la Méditerranée et Kom ed Dimôs. Pourrait-on prouver que jusqu'à Trajan le quartier Delta n'était pas à Kom ed Dikkeh ? que dans le quartier « Béta » n'étaient pas les Basileïa ? que le quartier « Epsilon » ne venait pas après le « Gamma » sur le port occidental ? que le quartier « Gamma » ne s'étendait pas entre le Caesareum et le *dromos de Sérapis* ? que la rue canopique est à l'avenue de Porte Rosette et pas dans le Mésompédion, hors de Moharrem bey, séparant Rhacotis de la Néapolis ? que le quartier Delta, contigu au Mésompédion, n'est pas placé πρὸς τοῖς βυστιλέοις, ainsi qu'il est dit par Josèphe ? que cet emplacement ne s'accorde pas avec les fouilles de Chatby, Hatt-el-Nar et Khàdra, en 1892, 1893, 1894 ?

Je crois avoir jeté des éléments à discussions nouvelles et très profitables : ce n'est pas en ce lieu que je pourrai développer mes idées à ce sujet ; mais il me fallait bien les résumer afin d'être compris dans la suite de ce discours.

ILE DE PHAROS. — L'auteur de l'Odyssée, IV^e rapsodie, mentionne l'île de Pharos dans un passage qui est resté célèbre et qui a fourni matière à critiques. Il n'est pas prudent de s'engager sur ce terrain, attendu qu'il faut laisser une part à la poésie et que, avant tout, nous ignorons passablement la conformation de la côte du Delta à cette époque reculée.

Le Mariout a-t-il jamais franchi la barrière que lui oppose cette bande de terre sur laquelle est bâtie Alexandrie ? Cette bande de terre n'offrait-elle pas des passes favorables à la communication du Mariout avec la Méditerranée ? Le *Mesonpedion* d'Alexandrie, dont le niveau sur les basses eaux n'arrive aujourd'hui, quelque part, qu'à 4 mètres de hauteur ; qui était une *palus* à l'époque de César ; qui était un *fluvius* lors de la fondation d'Alexandrie, puisqu'Alexandre n'a pas ordonné de bâtir à droite du Mesonpedion, n'est-il pas là pour nous enseigner le tracé d'une ancienne, très ancienne communication du Nil avec la Méditerranée ? La majoration de l'élévation qu'on observe actuellement dans le Mesonpedion est due à l'œuvre de l'homme. Rhacotis, elle aussi avec ses cinq collines, semble avoir été anciennement une suite de cinq récifs au tour

desquels l'ensablement qui s'est produit a été le principe de cette plage sur laquelle Alexandre a bâti sa ville. C'était du terrain gagné sur la mer. C'est ainsi que les atterrissements qui, à la suite de l'abandon, se sont faits autour de l'Heptastade ont permis aux Turcs d'y bâtir leur quartier : la violence des ondes a reflué sur d'autres points du double port en modifiant les courants.

L'existence d'une bouche nilotique aboutissant anciennement au Phare ne me semble pas, en conséquence, être sans fondement de probabilité. Les habitants des îles de la Méditerranée n'en devaient pas ignorer, parce que le double port de Pharos, en tous cas, était le meilleur de la côte égyptienne de la Méditerranée. Ce fait, qu'elle n'existe plus, ne suffit pas à établir qu'elle n'existait pas : celle de Canope n'existe pas non plus et on discute jusqu'à l'emplacement de l'*ostium*, dont personne n'oserait douter, parce qu'il y a des témoignages historiques de son existence, mais dont cependant personne n'ose fixer la date d'ensablement, parce que rien ne la décèle.

Si nous étions bien fixés sur l'époque à laquelle nous devons faire remonter la formation des légendes sur les aventures de Ménélas en Egypte, nous pourrions discuter les passages de l'Odyssée sur des données plus mathématiques : Étant donnée, par exemple, une bouche du phare, nous sommes entraînés à arriérer au sud, et de beaucoup, le continent anciennement habité, parce que le Mariout n'en aurait été qu'un *sinus* paisible, mais profond, limité par des dunes l'enserrant à

l'est et à l'ouest. L'itinéraire légendaire de Ménélas en serait grandement modifié. En tout cas, on voit par le Périple de l'Erythrée que les journées de navigation des marchands, à une époque très avancée, comptaient chacune pour la longueur de 500 stades, soit 16 fois et demie la longueur d'Alexandrie; mais cela après que les notions sur la navigation eurent progressé, après les découvertes des Charthaginois, de Hippalos et d'Eudoxe. Peut-on en dire de même pour ces barques plates qui, bien ou mal, tenaient la mer à l'époque à laquelle se rapporte le récit homérique?

Dans la légende homérique il y a une déesse du lieu, la nymphe Idotée. C'est la charmante fille du roi de Pharos, de Protheus, le vieillard très rusé se couchant sur les algues du littoral avec ses phoques, à midi. Devons-nous entendre par ces phoques les requins qui s'approchent, de nos jours, de la plage de San Stefano et de Montazah?

Ménélas fait des avances à la toute charmante Idotée; il en est agréé; la fille est prête à trahir son père pour le bonheur de l'amant étranger; les héros grecs ont eu toujours beau jeu avec les nymphes de la Méditerranée, et Idotée en était une. Cependant on prête à Protée de la bonté, de la sagesse, de la clairvoyance, la faculté de se transformer; ce qui se passe à Pharos, se passe aussi à la bouche canopique, et probablement à toutes les bouches du Nil. Le nom de *Pharos* me semble une dérivation de Pa-Rà, le Hélios qui voit tout, qui connaît tout, ainsi qu'il est dit dans l'épithaphe d'Arsinoé, la jeune fille alexandrine décédée à la fleur de l'âge,

avec soupçon de mauvais œil. Une bourgade égyptienne, *vicus Ægyptiorum*, y existait à l'époque de César qui la détruisit lors de son célèbre débarquement. Il n'est cependant pas croyable que César en voulut aux dieux ; il connaissait l'histoire des Ptolémées, il était l'amant de Cléopâtre, il était aussi fin politicien que les Ptolémées. Le temple ancien de la déesse fut épargné ; c'est ainsi qu'avaient agi les Romains lors de la prise d'Alba, où *templis tamen deorum temperatum est*.

EGLISE DE SAINT RAPHAEL AU PHARE. — Lorsque le temple d'*Isis Pharia* fut fermé et que la fête du *navigium Isidis*, réclamée avec insistance par les Alexandrins, devint une fête chrétienne, les patriarches obtinrent la concession du temple païen qu'ils consacrèrent à Saint Raphael, protecteur des voyageurs. Cette église a disparu.

NÉCROPOLE DE PHAROS. — Encore visible en 1799, alors que le génie de Mohammed Aly n'avait pas encore exhumé de ses ruines la ville d'Alexandrie, elle n'est plus aujourd'hui qu'une carrière épuisée. Dans leur distribution générale, les hypogées creusés dans le rocher ne se distinguaient pas de ceux de Montazah et de Chatby ; il y avait aussi des peintures funéraires qu'il aurait été bon de reproduire.

Cette année même, j'ai sauvé à Mafrousa ce qui restait d'une trouvaille faite par les carriers. Cette trouvaille, d'un intérêt tout à fait local, nous a apporté des graffites datant de Caligula et nous confirmant dans l'idée que Cléopâtre VII avait réparé à la hâte les dégâts de

César ; que le *vicus ægyptiorum* existait renouvelé sous Caligula. Welker, Hermann, Nack et le C.I.G. (4708) nous ont gardé l'inscription suivante métrique :

Ἡ πατρίς μὲν μοῦσσι Λυκῶνπολις· εἰμὶ δ' Ἀπολλᾶς
 ἐν Φαρίῃ γαίῃ θυμὸν ἀποφθίμενος·
 Νήπιος ἡρπάσθην δ' ἐκκαιδεκάτου ἐνιαυτοῦ
 ἕκτον ἀωροσύνη μῆνα παρερχόμενος·
 Νῦν δ' Ἀβυδηναίου τὸν Ὀσειρίδος ἀμφιπολεῶ
 θῶκον καὶ φθιμένων οὐκ ἐπάτιστα δόμους·
 ἀθανάτων καὶ τέκνα μεμορμένον οἶτον ἔπεισιν.
 ἀλλ' οἴκετ' μακάρων Ἡλύσιον πεδίον,
 εὐθ' ἅμα παισὶ θεῶν μ' ἀγαγὼν Κυλλήνιος Ἑρμῆς
 ἰδρύσε καὶ Λύθης οὐκ ἐπιὸν λιθάδα.

« Vraiment ma patrie est Lyconpolis (Assiout), et je suis Apollas, qui ai perdu la vie dans le sol de Pharos. Le malheureux ! J'ai été arraché avant le temps, dès que je suis entré dans le sixième mois de ma dix-neuvième année. Maintenant, je suis assis dans le concile d'Osiris d'Abydos et je ne me promène pas dans la demeure des morts. Aux fils aussi des immortels il arrive un sort fatal, mais ils habitent les Champs-Elysées des bienheureux. C'est là qu'après m'y avoir ammené, Mercure, le fils de Cyllène, me déposa, et de Lethe, je ne me suis pas abreuvé à la source ».

Le dernier document appartient à l'âge d'Antonin :

ΕΙΣΙΑΙ ΦΑΡΙΑ
 ΕΙΣΙΝ ΤΗΝ
 ΕΝ ΜΕΝΟΥΤΟΙ

ΥΠΕΡ ΣΩΤΗΡΙΑΣ
ΤΟΥ ΚΥΡΙΟΥ ΗΜΩΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ
ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ

« A *Isis Pharia* (le tel du tel a dédié) une Isis de Mé-nouthis pour la santé de notre seigneur l'empereur Antonin ».

Isis Pharia présidait à la fête du navire (*navigium Isidis*).

HEPTASTADE ET TÉTRASTADE. — Heptastade est la dénomination la plus ancienne de la digue unissant la Néapolis à l'île de Pharos : la dénomination de *Tétrastade* est plus moderne et semble indiquer que l'enterrissement de l'Heptastade était commencé à ses extrémités. Nous avons donc, pour l'Heptastade, une longueur de 1 kilom. 296 mètres, et pour le Tétrastade, une longueur de 740 mètres. D'après les recherches de Mahmoud pacha El-Falaqui, l'Heptastade serait presque parallèle à la rue *El-Meïdan* qu'il longerait à 100 mètres environ, ouest.

FORT DE PHAROS. — Mahmoud El-Falaqui croit le voir dans une petite hauteur comprise, en 1872, dans les Bains de Sefer pacha.

STOMA SEPTENTRIONAL DE L'HEPTASTADE, pour le passage des barques du grand port d'Eunoste et *vice-versa*. Il ne pourrait être cherché que près du fort susmentionné.

STOMA MÉRIDIONAL DE L'HEPTASTADE ET FORT MÉRIDIONAL. — Cette ouverture, ce pont était assez rapproché de la

Néapolis, et sa position doit être indiquée par l'emplacement même du fort méridional. A ce sujet, nous sommes quelque peu renseignés.

A l'occasion du creusement des fondations du palais de la Banque Ottomane, place des Consuls, on a rencontré l'angle d'une forteresse se dirigeant d'un côté vers la place Sainte-Catherine, et de l'autre vers la rue des Sœurs. Ce serait le fort construit pour la garde de l'Heptastade. Dans ce cas, il donnait sur le côté occidental du grand port. On gardait du reste, à Alexandrie, un vague souvenir d'une forteresse coupant la rue des Sœurs à la hauteur de l'église des Frères.

AREA OU PLACE PUBLIQUE. — Ce lieu très fréquenté par les Alexandrins, le matin pour le marché et l'après-midi pour la promenade traditionnelle à Pharos, n'a pas laissé de trace. Je crois qu'il s'étendait jusqu'à l'ancien consulat d'Italie et que la statue colossale en porphyre, que nous étions habitués à voir à l'angle du consulat et qui a émigré à Guizeh, en était un des ornements.

VICUS ASPENDIA. — Il est mentionné par le pseudo-Callisthène, qui écrit : εἶτα διέρύσσει τοῦ Ἀγοραίου. πλατὺς καὶ μέγιστος ποταμός (ὁ) καλούμενος ξυλέρω, νῦν Ἀσπενδία τυγχάνουσα. De ce passage tourmenté par les copistes, on ne peut tirer autre renseignement que celui-ci : qu'après l'*Agoraeum* il y avait une *avenue Aspendia*, anciennement appelée *Xuléro* (?). Et je suis ici du même avis que M. Lumbroso. Récemment on a expliqué ce nom

Aspendia par l'immigration nombreuse des habitants d'Aspendos, ville de la Pamphylie, assez recherchés par les fournisseurs de mercenaires. C'est dans ce *vicus* qu'habitait Ctésibe. La position de ce *vicus* est très discutable. Du récit du pseudo-Callisthène, et de la façon dont je comprends la position de Rhacotis, j'en déduis que ces ποταμοί, ces avenues sont prises dans le sens de la largeur de la ville.

Il en avait six : 1° dromos Pi-Drakon ; 2° dromos de Sérapis ; 3° dromos Aspendia ; 4° dromos du Tychéum : 5° dromos Argeus ; 6° dromos Agathodaemon. Ce sont des anciens canaux comblés et rectifiés en ferme de grandes promenades publiques.

LE PHARE. — Cette tour était, sans contredit, l'œuvre des premiers Ptolémées. Sa position est exactement donnée par Jules César, par Strabon et par Makrizi : elle était très près des passes du grand port, sur un rocher entouré par les eaux ; cette position correspond au fort actuel de Kaït-bey, ainsi qu'il a été dit par Mahmoud El-Falaqui. A l'époque impériale, le phare a été représenté souvent sur les monnaies d'Alexandrie. Il commence à y paraître en l'an X de Domitien. D'après un mauvais exemplaire du cabinet des médailles à Alexandrie, la partie inférieure du Phare s'élève à plus de la moitié de la hauteur totale de la tour ; le deuxième étage est moins large que le précédent et laisse une plate-forme servant de promenoir. La porte d'en bas est placée à gauche, sans qu'il soit possible de se rendre compte si on y monte par un escalier, ou non, de droite à gauche.

On le voit ensuite dans les années XII, XVII, XVII de Hadrien ; II, VIII, XI, XII et XVI d'Antonin ; en l'année XV de Marc Aurèle César et en l'an XXIX de Commode. On le voit également sur quelques plombs alexandrins d'époque antoninienne.

De l'ensemble de ces monuments il reste acquis que le Phare se composait :

- a) D'un soubassement large et puissant ;
- b) D'une tour en forme de pyramide tronquée, à base carrée, ayant en hauteur les $\frac{12}{19}$ de l'édifice, soubassement non compris ;
- c) D'un deuxième corps de bâtisse, carré ou octogone, plus restreint et laissant à sa naissance une vaste plateforme ornée de tritons. Ce deuxième corps est la *lanterne* ; ce deuxième étage est percé de fenêtres circulaires ; sa hauteur atteint les $\frac{4}{19}$ de l'édifice ;
- d) D'un couronnement formé par une statue (d'Isis Pharia?) ayant une hauteur égale aux $\frac{3}{19}$ de l'édifice.

De sorte que si nous donnons à l'édifice une hauteur imaginaire de 38 mètres, le soubassement non compris, la statue aura 6 mètres de hauteur, le deuxième étage 8 mètres, contre 24 mètres pour la tour carrée.

Par un escalier on montait à la porte de la tour carrée. Dans les monnaies, on voit qu'il y avait de chaque côté des fenêtres pour éclairer les marches. Au fur et à mesure de l'ascension, l'emmarchement devenait plus petit.

LES PASSES D'ALEXANDRIE. (*Port d'Eunostos*). — A l'extrémité occidentale de l'île de Pharos il y avait un petit

temple en l'honneur de Neptune (Posidéïon) pas loin du cap de Λευκᾶτη πέτρᾱ, aujourd'hui Ras-el-Tine. C'est là la première passe du port occidental, séparée par des bas-fonds de l'*alveus Taurus*, qui n'était pas la passe la plus suivie. Au fond du port d'Eunoste il y avait un *boghaz* et un port creusé de main d'homme, le *kibotos*. Au fond du *kibotos* le canal *Pi-Drakôn* commençait à serpenter pour communiquer avec le Maréotis et le canal d'Alexandrie, au grand avantage du commerce. Le *Pi-Drakôn* était bordé de magasins et de caravansérails; on y recevait et l'on y expédiait les marchandises en transit de la Haute-Egypte à la Méditerranée, tandis que les *phylakides* desservant le gouvernement (*fiscus*) prenaient la voie de l'Akrolochias.

LES PASSES D'ALEXANDRIE (*Magnus Portus*). — Le cap Pharos était continué par une digue; le Pharillon par une autre. Entre Pharos et Pharillon (Akrolochias) il y avait des passes, mêmes dangeureuses. Ce sont des récifs qui font les passes :

- 1° Le *myrmex*,
- 2° L'*alveus steganus*,
- 3° Les *scopuli* (trois au moins).

Josèphe nous a décrit minutieusement les passes d'Alexandrie, en connaisseur : « L'entrée du port d'Alexandrie est très difficile pour les vaisseaux, même durant le calme, parce que l'embouchure en est très étroite, et que des rochers cachés sous la mer les contraignent de se détourner de leur droite route. Du côté gauche (Akrolochias), une forte digue est comme un bras qui

embrasse ce port et il est embrassé, du côté droit, par l'île de Pharos, dans laquelle on a bâti une très grande tour (le phare) où un feu toujours allumé, et dont la clarté s'étend jusqu'à trois cents stades (55 kilom. 555), fait connaître aux mariniers la route qu'ils doivent tenir. Pour défendre cette île de la violence de la mer, on l'a environnée de quais dont les murs sont très épais (ils sont disparus); mais lorsque la mer, dans sa fureur, s'irrite de plus en plus par cette opposition qu'elle rencontre, ses flots qui s'élèvent les uns sur les autres retrécissent encore l'entrée du port et la rendent plus périlleuse. Après avoir franchi ces difficultés, les vaisseaux qui arrivent dans ce port (*Magnus Portus*) y sont en très grande sûreté, et son étendue est de trente stades (5 kilom. 55).

RIVAGE DU GRAND PORT. — En entrant par la passe appelée *alveus steganus*, on avait à droite la tour du phare, la digue du phare, le fort septentrional de l'Heptastade et l'Heptastade lui-même.

Faisant le tour du grand port, on laissait à droite, après l'Heptastade, le fort méridional et l'aqueduc de Pharos. Le rivage, de l'Heptastade à l'Akrolochias, prenait des noms appropriés à ses diverses affectations. On avait :

- a) Les *Navalia* (Νεώρια);
- b) Le *Posideion* (Ποσειδείου);
- c) L'arsenal des Rois (Ἀρχὸν τῶν βασιλέων).

Dans les *Navalia*, qui étaient près de l'Heptastade, se trouvaient les chantiers marchands et le *Mercurium* ou *Emporium*.

Dans les Navalia, avant l'occupation romaine, on voyait l'*Arsinoeion*.

Nous appelons *Arsinoeion* le temple élevé par Ptolémée Philadelphie en souvenir de la reine Arsinoé II, sa femme et sœur. La reine Arsinoé étant décédée en 249 av. J. C., (1) il s'en suit que le monument a été commencé après cette année. Les plans en furent dressés par l'architecte Dinochares qui avait imaginé, dit-on, de placer au centre de la *cella* une statue d'Arsinoé en fer, le plafond de la *cella* devant être en aimant : on aurait eu la surprise de voir la statue de la reine comme campée en air : « *Magnete lapide Dinochares architectus Alexandriae Arsinoës templum concamerare inchoaverat, ut in eo simulacrum eius e ferro pendere in aëre videretur* » (2). De l'avis de Pline, l'invention était due au roi lui-même ; le revêtement en aimant avait été commencé, mais Dinochares mourut avant le 247, suivi bientôt par le roi : les plans furent modifiés par le nouvel architecte, dont le nom paraît avoir été Satyros, voir même Phoenix. Philadelphie avait décidé de faire placer au devant de l'*Arsinoeion* un obélisque de quatre-vingts coudées (35^m 55 avant Héron) que le pharaon Nectanebo avait fait tailler et eriger quelque part. Cet obélisque n'avait pas d'inscriptions. Pline décrit également le mode ingénieux qu'employa l'architecte pour procéder à l'enlèvement et au transport de ce monolithe colossal. « *Alexandriae statuit unum octoginta cubitorum Ptolemaeus Philadelphus. Exiderat eum Nectchebis rex purum ; magisque*

(1) M. le prof. Mabaffy place la mort de cette reine avant le 249.

(2) On voit bien que le passage est pris de Pline.

*opus fuit in devehendo statuendove multo quam in excipiendo. A Satyro architecto aliqui devectum tradunt rate, Callixenus a Phoenice, fossa perducta usque ad jacentem obeliscum Nilo; navesque duas in latitudinem patulas, pedalibus ex eodem lapide ad rationem geminatis per duplicem mensuram ponderis oneratas; ita ut subirent obeliscum pendentem extremitatibus suis in ripis utrinque: postea egestis laterculis allevatas naves excepisse onus. Statutum autem in sex talis e monte eodem et artificem donatum talentis quadraginta. Hic fuit in Arsinoëo positus a rege supradicto, munus amoris in conjugue eademque sorore Arsinoë ». A vrai dire, Philadelphie ne survécut que deux années à son Arsinoé bien aimée, et Pline a dit autre part qu'à la mort de Philadelphie la *cella* de l'Arsinoeion n'était pas achevée. L'érection de l'obélisque, à mon avis, doit avoir eu lieu après l'achèvement du temple, soit sous Evergète I^{er}.*

L'emplacement de l'obélisque de l'Arsinoeion est à peu près déterminé par les *Navalia*.

Néroutsos désigne nettement l'emplacement des *Navalia*: « *Un peu plus loin* (de l'Emporium, soit des actuelles maisons Antoniadès sur le boulevard de Ramleh) *commençaient les Apostases ou magasins et dépôts de marchandises, de blé et de livres, ἀποθήκαι τοῦ σίτου καὶ τῶν βιβλίων* (Dion Cass., XLII, 38). *Ils étaient établis autour du quai, sur la ligne où se trouvent aujourd'hui (1888) le passage Adib, l'ancien palais de Justice, actuellement Bourse khédiviale, l'hôtel Abbat et l'église de Sainte-Catherine. Venaient ensuite le quai et les chantiers de la marine mercantile, qui suivaient une direction parallèle à la place actuelle de la Paille et à la rue des sakkiehs, et se terminaient à l'Heptastade, devant le*

château-fort d'autrefois, aujourd'hui appelé Kôm-en-Nadoûrah, c'est-à-dire butte de l'observatoire» (1). Nous avons ici la largeur des *Navalia*, mais pas la longueur; en tout cas, les *Navalia* sont au rivage de la mer, et lorsque Pline nous dit que l'obélisque de l'*Arsinoeïon* était *Navalibus incommodum*, par cela même il nous fait savoir que l'*Arsinoeïon* était dans la plaine, immédiatement après les *Navalia*, et par conséquent non loins de la mer. Ne pouvant donc supposer que l'*Arsinoeum* fut placé sur la colline de la colonne, on ne peut se défendre d'admettre près de la colonne le *héroum* d'Arsinoé II Philadelphos. Il était, je crois, derrière le Labbane.

M. Lérique, l'éminent directeur des travaux de l'ouest, vient de me remettre un fragment d'inscription que ses employés ont trouvé quelque part à Alexandrie. En voici le texte :

ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΝ ΤΟΥ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΚΑΙ
 ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ
 ΣΙΜΩΝ ΚΑ // // // // //
 Ο ΙΕΡΕΥΣ ΑΙ //
 ΑΦΡΟΔΙΤΗΣ Σ //,

Le texte présente un arrangement peu usité; mais il me semble qu'on y mentionne un prêtre d'Arsinoé Zéphyrienne, nouvelle Aphrodite à Aboukyr.

L'*Arsinoeïon* a été détruit par les Romains à l'occasion de l'agrandissement des *Navalia* et avant l'avènement

(1) NÉROUTZOS. *Ancienne Alexandrie*, p. 23.

de Trajan ; on le comprend assez bien par les passages de Pline. Détruit, mais par qui ? Par ce *Maximus quidam*, un préfet qui ne se recommandait pas trop au souvenir de Pline. Il nous arrive que dans la liste des préfets de l'Égypte avant Trajan, on trouve deux personnages de ce nom, ce sont :

M. Magius M. F. Maximus, sous Auguste (C.I.L., IX, 1125 : C. I. G. 4956 : Philo, in *Flaccum*, 10).

L. Laberius Maximus, au 83 ap. J. C, sous Domitien. (Ephemeris epigraphica etc, 5. D. LXXVIII p. 612 ; Josèphe, de bello Judaico, VII, 6, 6 ; Marini, fratelli Arvali, p. CVI).

M. de Ruggiero est d'avis que Pline a voulu nous indiquer M. Magius Maximus ; Labus y voit L. Laberius Maximus, Frantz hésite (1) ; mais étant donné que Pline l'ancien mourut en 79 et que la préfecture de *Laberius Maximus* tombe en l'an 83, étant *C. Tettius Africanus* son prédécesseur en 82, l'allusion du grand naturaliste ne peut viser que *Magius Maximus*, l'un des premiers préfets de l'Égypte, sous Auguste. Nous pouvons établir, en conséquence, que l'enlèvement de l'obélisque de l'Arsinoëion, l'agrandissement des *Navalia* et la destruction de l'Arsinoëion tombent sous le règne d'Auguste. Strabon qui visita Alexandrie en l'an 24 av. J. C., ne mentionne pas l'obélisque de l'Arsinoëion, ni le temple lui-même, qui était cependant l'un des plus beaux d'Alexandrie. On l'avait donc détruit avant la visite de Strabon. La préfecture de Magius Maximus doit

(1) Les références, je les dois à M. De Ruggiero : *Dizionario epigrafico*, au mot *Aegyptus*.

être placée après celle de Aelius Gallus (24 av. J. C.) et avant l'autre de Rubrius Barbarus (13 av. J. C.)

Il reste à expliquer le dédain de Pline l'ancien pour ce préfet de l'Egypte. La mention qui en est faite par Cn. Vergilius Capito dans son édit de l'an 48 ou 49 de notre ère, paraît attester de son talent administratif (1).

(1) C. I. G. 4956.

